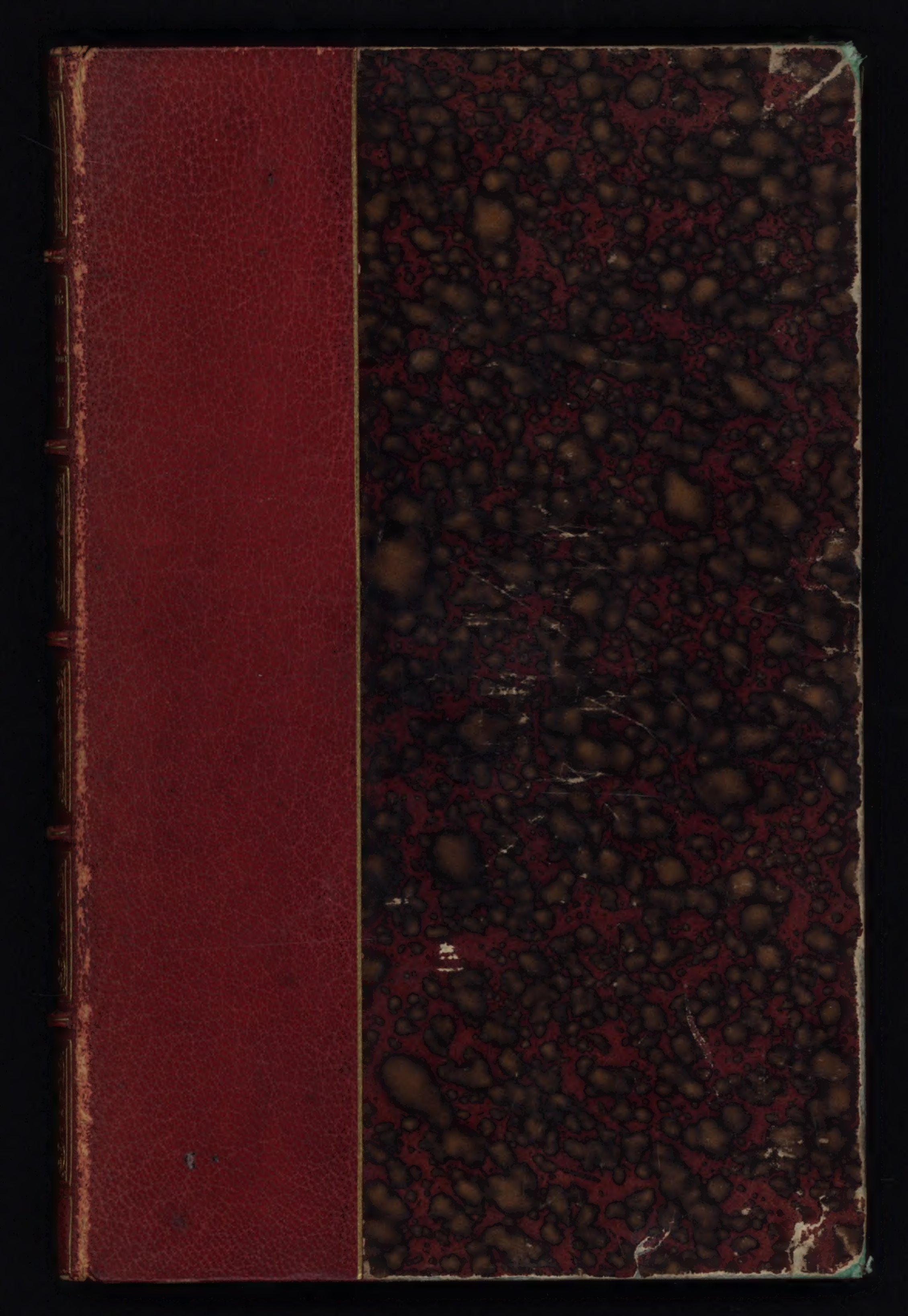
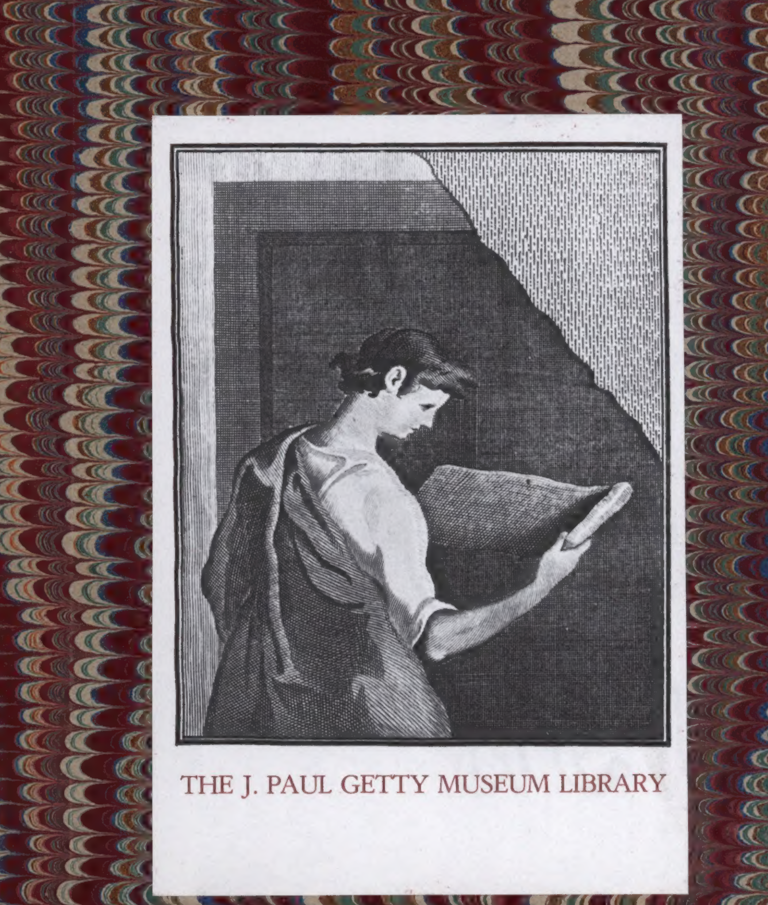
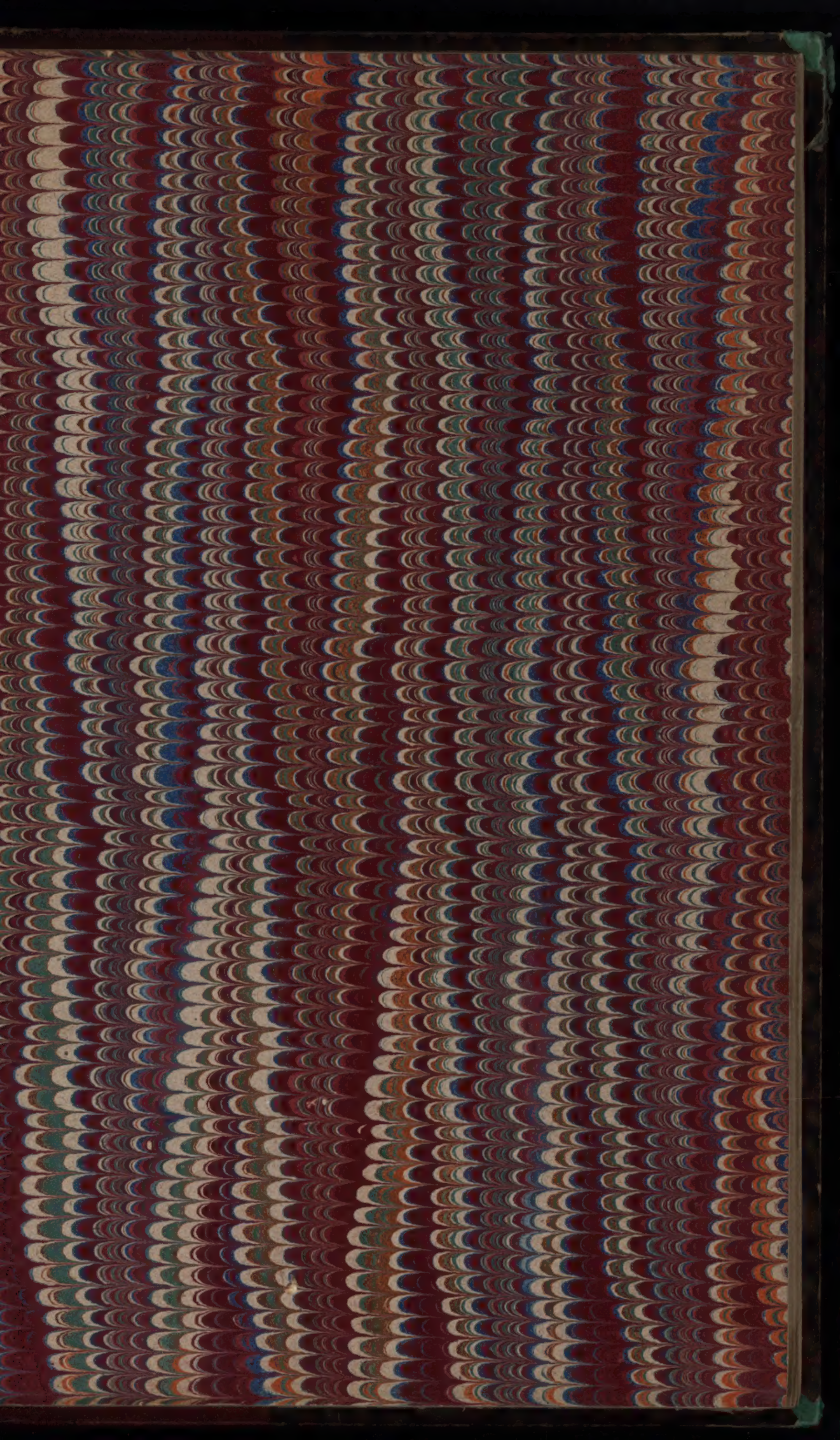
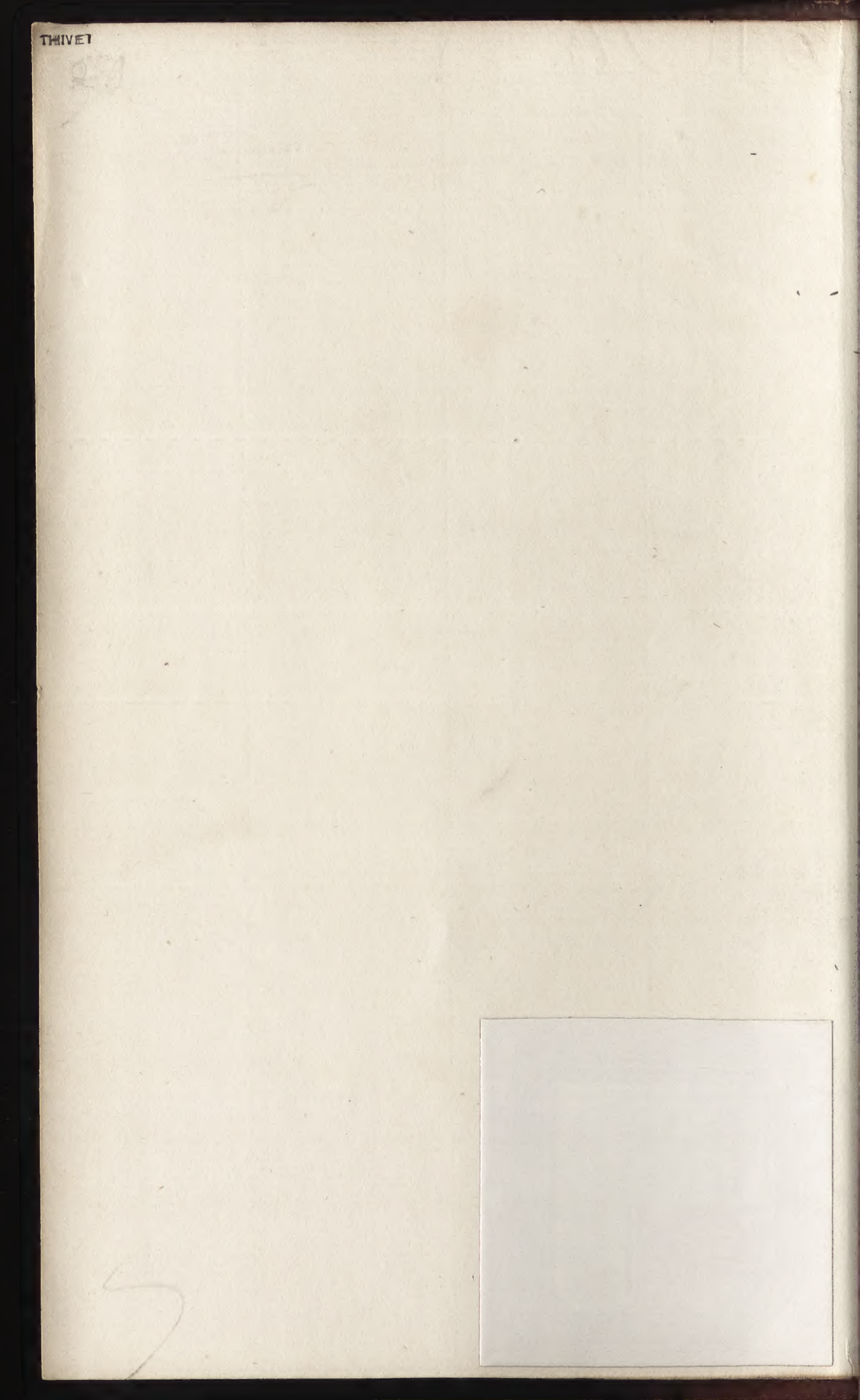








LES COLLECTIONNEURS DE L'ANCIENNE FRANCE

Tiré à 606 exemplaires numérotés :

600 sur papier vergé de fil.

6 sur parchemin de choix.



Evreux. — Imprimé chez Aug. Hérissey.

LES

COLLECTIONNEURS

DE L'ANCIENNE

FRANCE

NOTES D'UN AMATEUR

PAR

EDMOND BONNAFFÉ



A PARIS

CHEZ AUGUSTE AUBRY

M.D.CCC.LXXIII

PRÉFACE

Πρὸς λύραν ἔστὶν ὄνος, un âne devant une lyre, *dit une épigramme grecque, c'est l'image du collectionneur. Cicéron le compare au dernier des domestiques; écoutons ses beaux raisonnements : « Dans une maison, les esclaves qui prennent soin des tableaux, des statues, des vases d'argent ciselé, des bronzes de Corinthe, qui les nettoient, les frottent, les époussettent, les mettent en place, sont les moins considérés parmi leurs camarades; de même, dans un État, les hommes qui s'adonnent à la passion de ces objets sont au dernier échelon de l'esclavage... Quand je vous vois en contemplation devant un tableau d'Échion, une statue de Polyclète, admirant,*

poussant des cris, je dis que vous êtes l'esclave de niaiseries, de joujoux bons pour les enfants... Si Mummius voyait avec quelle passion ces gens manient un pot de Corinthe, lui qui dédaigna Corinthe tout entière, les prendrait-il pour des citoyens distingués ou pour des valets de chambre soigneux[1] *?* »

Pline est plus sérieux, et, du haut de sa philosophie escarpée, il foudroie les curieux de son temps, tandis que Sénèque déplore mélancoliquement cette passion « pour des objets, poids matériel auquel ne saurait s'attacher une âme pure et qui se rappelle son origine ».

Lucien à son tour : « Pourquoi tous ces livres? dit-il à un bibliophile. Tu peux les étendre pour te coucher dessus, les coller sur ta peau, t'en habiller, tu n'en seras pas plus savant; le singe est toujours singe, eût-il un habit d'or! » Pétrarque et Robert Estienne, — un poëte-bibliophile et un imprimeur! — parlent comme Lucien. Une mazarinade est encore plus vive :

[1] Cicéron. *Parad.*

Cette superbe librairie
Ne t'a pas rendu plus sçauant
Que tu l'estois auparauant,
Cardinal excrément de Rome.

Inutile de rappeler la Bruyère et son fameux chapitre sur les curieux; celui-là les a mordus jusqu'au sang.

Voilà pour les moralistes. Les historiens prennent leur parti plus cavalièrement : ils ne parlent pas des curieux. Ouvrez toutes les biographies, cherchez les noms de Bagarris, le premier fondateur de notre Cabinet des Médailles, de Jabach, qui s'est ruiné pour laisser à la France 100 tableaux et 5,000 dessins incomparables; cherchez la Noue, Grolier, Montarsy, Gaignières, Vaudreuil, Jullienne et cent autres qui ont déterré, sauvé de la ruine ou enlevé à l'étranger des milliers de chefs-d'œuvre; leur nom même est inconnu. Peut-être aurait-on pu, — entre les exploits de Cartouche et les aventures de Marion Delorme, — réserver une petite place à ces oubliés de l'histoire qui, en formant nos musées et nos bibliothèques, ont maintenu la belle tradition dans nos écoles, et fondé notre suprématie

industrielle et artistique dans le monde; mais les Biographes ont d'autres affaires.

Nos écrivains ne sont guère plus charitables; j'en pourrais citer dix qui s'escriment périodiquement contre la manie du bric-à-brac et du bibelot. *Chaque année, quand reviennent, avec le printemps, les Expositions de peinture et le besoin de s'épancher sur la prétendue décadence de l'art, il se trouve toujours des gens de bonne volonté pour ravauder ces axiomes percés à jour qui ne manquent jamais leur effet dans notre beau pays de France :* « Si l'art s'en va, la faute en est à ces amateurs maniaques qui réservent leur fortune pour le bric-à-brac de l'hôtel Drouot et dédaignent la peinture contemporaine. »—*On a beau citer les ventes retentissantes de l'école moderne, ils ont réponse à tout et s'empressent d'exhumer de leur tiroir le cliché numéroté d'avance sur* « ces riches ennuyés et blasés, gens éminemment pratiques, pour qui un tableau n'est qu'un billet de banque encadré ».—*Insistez-vous :* « Laissez donc, *disent-ils,* pour vous il n'y a pas d'effet d'hiver, ni d'été, ni de matin, ni de soir; il n'y a que des effets négociables à l'hôtel des Commissaires-priseurs; vous

mériteriez de payer patente. » *Et la troupe des incompris, tous les grands génies méconnus font chorus.*

En vérité, messieurs, vous devenez bien délicats sur la vertu des amateurs. Que vous importe le pourquoi de leurs acquisitions? Ils n'achètent que des œuvres reconnues belles, c'est vous qui le dites, et les payent princièrement. Faites-en donc à votre tour; on vous les payera de même. Quoi! vous avez sous la main la planche aux billets de banque encadrés, *et vous vous plaignez! Mais exiger que l'amateur achète des œuvres banales ou mauvaises, c'est peut-être aller loin. L'État, j'en conviens, avait jadis cette spécialité. Le rôle d'entreteneur de médiocrités lui souriait; c'était plaire au plus grand nombre, et les vrais peintres se tirant d'affaire tout seuls, chacun y trouvait son compte. On se laissait aller tout doucement à ce beau rêve : des artistes-fonctionnaires, une retraite assurée pour les vieux jours, au pis aller une place à l'hospice des Invalides de l'art... L'amateur n'est pas tenu de se livrer avec tant de sollicitude à l'élève des talents manqués, et l'on peut se borner à lui demander*

d'acheter à sa guise les belles choses et de les bien payer.

Mais s'il ne les regarde pas? dites-vous. — Eh bien! tant pis pour lui. Il les conserve du moins, et je lui ne sais encore gré. Comment donc! une bande de malfaiteurs vient d'anéantir en un jour six palais, vingt bibliothèques ou dépôts d'archives, des monuments, des musées particuliers, un nombre incalculable de tableaux, de statues, de meubles, de bronzes, merveilles d'un art, hélas! qu'on ne refait plus, et vous discutez l'homme qui, parmi nos écroulements et nos décombres, recueille et garde précieusement ces reliques sacrées, éternels parangons du beau, le triomphe de nos écoles passées, le drapeau de notre renaissance à venir!

« Tu es un âne devant une lyre, lui disent les gens du métier; tes tableaux, tes livres et tes estampes ne feront jamais de toi un peintre, un graveur ou un savant. » Notre homme le sait bien, croyez-le, et n'y vise point. Il est satisfait de posséder et se délecte dans sa possession. Ignorant, je n'en crois rien. Quand sa curiosité ne serait qu'une affaire de luxe, il ne vit pas dans

un tel entourage, il n'en respire pas le parfum, sans en garder quelque chose, — une certaine accoutumance du beau et ce flair des choses exquises qui est le privilége du connaisseur.

« Tu es un maniaque, un spéculateur », disent les critiques et les moralistes. — Je l'avoue à regret, la curiosité n'est pas une passion surhumaine; elle a, comme toutes les passions, ses intempérants, ses grotesques. Mais confondre la manie *avec la curiosité, c'est prendre l'hystérie pour l'amour, la* belle Hélène *pour l'Iliade. Quant à ce gros mot de* spéculateur, *il faut s'entendre. Si l'on veut parler de l'homme qui achète la curiosité pour la revendre, je n'ai pas à m'en occuper; c'est un marchand comme les autres, à cela près qu'il travaille en appartement, et que ses confrères travaillent en boutique. Le véritable amateur achète pour lui-même ce qui lui plaît, revend ce qu'il veut, ne relève que de son goût et de sa conscience et n'accepte point de lisières. Sauvageot vendit un jour sa collection de chinoiseries pour se consacrer tout entier à l'art du XVIe siècle, et il fit bien. Un des plus célèbres trafiquants de la curiosité vivait sous Louis XIV et s'appelait*

Mazarin; que nos puritains aillent au Louvre et à la Mazarine compter les toiles merveilleuses, les antiques et les livres sans prix qu'il nous a laissés; nous verrons après qui lui jettera la première pierre.

Car il faut toujours en venir là : le collectionneur sert les arts et le pays. Ces milliers de petits musées, sortis de terre depuis vingt ans, sont la pépinière de nos grandes collections publiques. Ce chercheur de tessons, de ferrailles et de meubles vermoulus, qui s'appelait jadis Du Sommerard et Sauvageot, et qui se nomme aujourd'hui légion, a fait renaître l'art de la faïence, de l'émail, du fer et du bois; il a révélé à l'ouvrier empoisonné par les hérésies du jour l'orthodoxie de l'art industriel, la pure tradition nationale. Le mouvement a gagné la province; on commence à ouvrir les yeux, on cherche, on compare.

Sans doute, la mode joue un grand rôle à l'hôtel Drouot; les prix de certaines ventes tapageuses sont souvent surfaits; la passion dépasse parfois le but. Mais où est le mal? Ces folies attestent notre vitalité et ce besoin de l'art qui

seul nous dérobe aux amertumes et aux brutalités du présent. Les excès mêmes de la concurrence ont leur bon côté : ils stimulent la recherche et le sauvetage des belles épaves; ils en assurent la conservation. Et c'est ainsi que le collectionneur, même le plus fou, même le plus obscur, paye sa dette au pays.

Mais à quoi bon s'amuser plus à l'écorce qu'au noyau? *comme dit un ancien. Allons plus avant et pénétrons au cœur même de notre sujet.*

En matière d'art, toute école créatrice est nécessairement exclusive, et cela se comprend : elle est née d'une réaction contre sa devancière, laquelle finit toujours par se perdre dans les affaissements ou les excès de la dernière heure. Arrive la mode, et les dieux de la veille sont sacrifiés sans pitié aux dieux du jour. La Renaissance culbute dans la tombe le gothique vieilli; le XVIIe siècle à son tour enterre sans façon tous ses prédécesseurs, pour mieux persuader au monde que l'art français commence avec Louis XIV. L'école de la Régence, souple, ondoyante, et qui aime ses aises, a vite fait de jeter au panier la pompe démodée et l'attirail flétri

de la vieille Cour. Le rococo *triomphe jusqu'à l'heure où la réaction amène, avec Louis XVI, un nouvel art sans jeunesse et sans passion, et si raffiné dans sa délicatesse qu'il disparaît un jour, écrasé sous l'acajou massif et brutal du premier Empire.*

Aujourd'hui, rien de pareil. Notre siècle n'est pas un créateur, il n'a pas à réagir contre les écoles antérieures; il se les assimile au contraire, il les copie. Loin de chercher à détruire ce qui reste de leurs monuments, il doit en dresser l'inventaire, les restaurer, les conserver. Les Musées, les Commissions historiques, les Sociétés d'Archéologie n'ont pas été inventés pour autre chose.

Ainsi, la curiosité ne sera plus, comme autrefois, le dilettantisme de quelques esprits délicats, l'heureux privilége d'une minorité intelligente, en face d'une école exclusive et jalouse. Nous devons tous — chacun à sa manière — respecter, entretenir, sauver les œuvres du passé; nous devons encourager la curiosité, la populariser, associer les efforts de tous à la grande œuvre nationale de conservation. Former une collection, c'est faire acte de bon citoyen.

Mais les critiques et les philosophes de la haute volée auront beau faire : l'impulsion est donnée, il ne dépend plus de nous d'y échapper. A cette heure, un courant irrésistible nous entraîne vers le passé ; partout on regarde en arrière. Tandis que les uns, à la recherche de leur idéal politique, s'arrêtent à saint Louis, que les autres s'aventurent jusqu'aux communes du XIe *siècle, l'historien, penché sur nos vieilles chroniques, refait l'histoire de France, et le philosophe demande aux anciennes corporations transformées la solution des problèmes modernes. Cependant l'école de peinture va se retremper aux sources orientales et primitives ; l'architecte, cherchant sa voie, fouille les entrailles du moyen âge pour lui arracher son secret ; l'artiste et l'industriel se donnent déjà la main, en attendant qu'ils ne fassent qu'un comme autrefois. Les Expositions rétrospectives se multiplient, l'archéologie est à la mode, et chacun se dispute les miettes de l'art ancien. Une puissance mystérieuse nous arrache aux ruines et aux ténèbres du présent, et nous pousse sur le chemin ferme et lumineux par où nos pères ont*

passé. Du même coup, l'édifice moderne bâti à la hâte, sans fondations et sans ciment, se disloque et tombe en poussière sous le coup des démolisseurs qui, croyant faire leur œuvre, font l'œuvre de Dieu. Ainsi s'écroulait, il y a quatre siècles, le vieux monde gothique pour rajeunir au souffle fécond de l'antiquité : la Renaissance approchait.

La nôtre viendra à son tour. Libre aux impatients et aux Jérémies de prophétiser le finis Galliæ *et de pleurer sur notre décadence; non, nous ne descendons pas, nous remontons encore une fois vers le passé. Comme ces voyageurs altérés qui rencontrent dans le désert quelques filets d'une eau impure, nous cherchons fiévreusement les traces du ruisseau, pour en remonter le cours et nous abreuver à la source même limpide et vivifiante. En marche donc vers la fontaine de Jouvence; et, pour ne pas nous tromper de chemin, faisons comme les curieux : ils ramassent les débris semés par nos aïeux le long de la route !*

LES

COLLECTIONNEURS

DE L'ANCIENNE

FRANCE



I



Vous rappelez-vous, ami lecteur, dans *les Français peints par eux-mêmes,* un bonhomme à lunettes, l'air assez misérable, l'habit râpé, les chaussures à l'avenant, les poches et les mains pleines de vieilles faïences cassées? C'est, à ce qu'il paraît, le portrait du *collectionneur.*

L'article qui accompagne cette gravure n'est pas moins singulier; en voici la conclusion : « Je voudrais être député un seul jour pour proposer à mes collègues une loi ainsi conçue : Considérant que, depuis quelques années surtout, la France monumentale et artistique est de tous côtés, et pour le bon plaisir des collectionneurs et de leurs collections, dépecée par morceaux; article unique : Tout collectionneur est soumis à perpétuité à la surveillance de la haute police. »

En France nous sommes ainsi faits, gens à l'oubli

rapide, à l'admiration facile! C'est en 1549 que, pour la première fois, Jehan Rouvet imagina de faire descendre par la Seine des trains de bois flotté, au grand étonnement des Parisiens, et depuis trois siècles le Parisien continue à s'en étonner tous les jours. Est-il donc surprenant qu'il prenne la curiosité pour une maladie du siècle, et le collectionneur pour un phénomène?

Franchement, pour combien de gens la curiosité n'est-elle qu'une mode nouvelle, un peu plus tenace que les autres, mais qui passera?

Dans cette ingénuité, j'ai toujours soupçonné un grain de présomption. Comme nous passons lestement l'éponge sur les choses de la veille, nous prenons volontiers ce que nous avons oublié pour du nouveau, ne serait-ce que pour nous faire honneur de la découverte.

Il faut pourtant bien l'avouer, n'en déplaise à notre amour-propre, nous n'avons pas inventé la *curiosité;* à cet égard, comme à tant d'autres, nous ne sommes que les copies bien effacées de l'antiquité. Le goût de la curiosité date de loin, il est aussi vieux que le goût des arts, et le premier qui se sentit touché par un bel objet dut éprouver le désir de le posséder. Il en est un peu de cette passion comme de l'amour; qui dit curieux dit amoureux; or, en pareille matière, la polygamie n'étant pas un cas pendable, la première collection n'a pas dû être bien longue à se former.



II

J'ai dit ailleurs [1] quelles avaient été les plus célèbres collections de l'antiquité. J'ai cité les bibliothèques d'Aristote et de Théophraste, le cabinet d'Annibal, un grand amateur de bronzes; il en possédait un entre autres, le petit *Hercule* de Lysippe, que le maître lui-même avait donné à Alexandre le Grand. Plus tard ce bronze fit partie de la galerie de Sylla; du temps de Domitien, quatre siècles après Alexandre, Stace le touchait encore de ses mains. Verrès, Lucullus, Pollion, César, Pompée, avaient réuni dans leurs galeries les plus merveilleux chefs-d'œuvre de l'art grec, et les restes de leurs collections

---

1 *Les Collectionneurs de l'ancienne Rome*, Paris, Aubry, 1867.

sont encore les meilleurs morceaux de nos musées. La *Vénus* de l'Ermitage provient de la collection de César; le grand *Jupiter* du Louvre a probablement fait partie de celle d'Antoine; Salluste a possédé dans son palais du Quirinal l'*Hermaphrodite*, le *Vase Borghèse*, le *Faune à l'enfant*, ces trois perles du Louvre. Et les livres de Cicéron, d'Atticus, de Varron, la bibliothèque d'Épaphrodite de Chéronée, qui comptait trente-deux mille manuscrits! et les tapisseries de Scaurus estimées 20 millions, l'orfévrerie de Verrès, les cristaux de Vedius Pollion, les murrhins que Petronius payait 2 millions la pièce, les deux mille vases de pierres précieuses de la collection de Mithridate! Que sont nos amateurs, je dis même les plus grands, à côté de ces colosses de la curiosité?

Dans l'antiquité, Rome est la vraie patrie du collectionneur. La curiosité est là en pleine terre, et toutes ses variétés modernes, les plus magnifiques comme les plus humbles ou les plus bizarres, ont déjà pour le moins deux mille ans d'existence.

On a dit que le goût des collections était propre aux civilisations blasées; c'est une erreur. Il serait facile de démontrer que les plus brillantes périodes de l'art romain et de l'art moderne, je veux dire la fin de la République jusqu'à Auguste et la Renaissance, furent aussi les plus fécondes en grandes collections. Mais il y a plus : la curiosité survécut à Rome elle-même, et l'on peut encore la suivre à travers les premiers âges de notre monar-

chie. « Il nous est impossible, dit M. Lenormant [1], de douter qu'à une époque où l'on se représente assez généralement la Gaule comme émergeant à peine de la barbarie, la culture des arts et la culture intellectuelle, ces deux filles de la Grèce transplantées à Rome, comptaient, bien au delà des limites qu'il faut assigner aux influences grecques dans la Gaule, un nombre considérable de sectateurs délicats, capables d'apprécier les productions les plus fines de la statuaire, et disposés aux sacrifices nécessaires, soit pour faire venir de loin des morceaux d'une haute réputation, soit pour encourager autour d'eux l'imitation des chefs-d'œuvre classiques. » Et l'auteur cite à ce propos la *Minerve* de Besançon du cabinet Pourtalès, le petit buste de *Cybèle* trouvé près d'Abbeville, les vases d'argent de Bernay, ainsi que d'autres figurines, ouvrages de la grande école hellénique découverts sur le sol gaulois.

Il est à remarquer que ces objets sont de petite dimension pour la plupart. La vie aventureuse et guerrière, le luxe nomade du moyen âge, exigeaient un mobilier d'un transport facile; toute la fortune devait tenir dans le coffre qui voyageait avec le maître et servait, en temps de paix, d'armoire, de siége et même de table. Les collections de cette époque consistent surtout en pièces d'orfé-

1 *Gazette des Beaux-Arts*. Galerie Pourtalès, vol. XVII.

vrerie, en tapis ou en étoffes brodées d'or, d'argent, de pierres fines, en riches manuscrits, valeurs reçues et d'une défaite assurée que l'on pouvait mettre en gage dans les moments difficiles. L'art a su, comme toujours, se plier aux exigences du temps, il se condense dans un petit volume; le sculpteur et l'orfévre ne font qu'un, le peintre a bien encore la ressource des toiles peintes et des tapisseries; mais il est surtout dessinateur de broderies et enlumineur de manuscrits; chacune de ses miniatures est un tableau.

Clovis était curieux de belle orfévrerie, je n'en veux pour preuve que cette coupe « en jaspe transparent comme du verre, décoré d'or et de pierres précieuses », que saint Fridolin laissa un jour tomber en morceaux de la table du roi, et lui rendit sur-le-champ miraculeusement restaurée [1]. Quant à l'anecdote connue du vase de Soissons, elle montre le prix que nos pères attachaient dès le VIe siècle aux ouvrages d'orfévrerie et la passion qu'ils mettaient à se les disputer. Avec le temps, la curiosité est devenue plus pacifique, et aucun amateur, que je sache, ne s'est encore avisé, pour écarter la concurrence, de recourir au moyen extrême imaginé par Clovis.

Parmi les riches dépouilles qu'il enleva de Tolède, Childebert n'eut garde de laisser le fameux

1 Aug. Thierry, *Lettre sixième sur l'Histoire de France.*

Psautier en lettres d'argent sur parchemin pourpre dont il fit cadeau à l'abbaye de Saint-Vincent[1], et que possède encore la Bibliothèque. Chilpéric, qui avait des prétentions à la théologie, à la jurisprudence, à la littérature, se piquait aussi d'être un connaisseur. Il faisait rechercher partout les ouvrages de prix; son conseiller et son agent pour ces achats était un juif de Paris, nommé Priscus, « *qui ei ad species coemendas familiaris erat* », dit Grégoire de Tours.

Ce goût des élégances au milieu de la rudesse des mœurs ne doit point surprendre; c'est un des traits de la période mérovingienne, la lutte entre la barbarie franque et la civilisation gallo-romaine. Quand sainte Radegonde, élevée à la manière des riches Gauloises, recevait au monastère de Poitiers le poëte Fortunatus, la table était couverte de plats d'argent, de jaspe et de cristal, et garnie de roses. Dagobert, le plus fastueux et le plus magnifique parmi les rois de la première race, faisait décorer son palais des dépouilles de l'Italie quatre fois dévastée sous ses prédécesseurs; il s'attachait saint Éloi et lui confiait des travaux considérables d'orfévrerie. Le goût de ce prince pour la belle orfévrerie était bien connu; et lorsque Sisenande, roi d'Espagne, voulut entraîner Dagobert dans sa révolte, il ne manqua pas de lui promettre un plat

1 Saint-Germain des Prés.

d'or du poids de cinq cents livres, « plus précieux encore par la beauté du travail ». Dagobert est aussi le fondateur de l'abbaye de Saint-Denis, qui fut peut-être notre premier musée.

Avec les successeurs de Dagobert, et surtout avec Charles le Chauve, le trésor de Saint-Denis s'enrichit considérablement; mais sa plus belle époque date de Suger. L'illustre ministre aimait passionnément les arts; pour enrichir son abbaye, il ne craignait pas de s'exposer aux censures de saint Bernard, et c'est peut-être la courageuse protection de ce noble amateur qui sauva l'art national en empêchant l'Église de lui fermer ses portes [1].

Comme Saint-Denis, la Sainte-Chapelle, fondée par saint Louis, fut le musée religieux du XIIIe siècle. Que reste-t-il aujourd'hui de ces deux trésors ? Quelques reliques inappréciables au Louvre et à la Bibliothèque, une ravissante figurine de la sainte Vierge en ivoire, le grand camée de l'apothéose d'Auguste, la coupe des Ptolémées et... les inventaires.

Rendons grâces à ces documents assez détaillés en général : ils permettent d'apprécier le talent de nos orfévres, de nos émailleurs et de nos enlumineurs si recherchés dans toute l'Europe. Ils nous renseignent aussi sur quelques-unes des grandes collections du moyen âge.

---

1. J. Labarte, *collection Debruge-Duménil*.

Ainsi l'inventaire des joyaux du duc d'Anjou, fils de Jean le Bon, a été dicté et annoté par le prince lui-même. « Le royal rédacteur, dit M. Labarte, ne se borne pas à une sèche énumération : regardant toutes les pièces de son trésor comme autant d'objets d'art, il en fait une description minutieuse avec la passion d'un amateur. » Ce catalogue, tel qu'il est (42 feuillets manquent), contient encore 796 numéros. Tous les fils de Jean le Bon aimèrent les arts : Jean, duc de Berry, avait la passion des reliquaires, des joyaux d'église et des manuscrits qu'il faisait monter comme des bijoux[1]. On connaît le goût de Charles V pour les livres; son trésor[2] était estimé 19 millions; la Bibliothèque en possède un superbe échantillon : le camée antique de Jupiter[3].

Citons encore parmi les inventaires qui nous sont parvenus : — celui d'Ysabeau de Bavière, la galante et vindicative épouse de Charles VI, — *l'inventoire des joyaux, vaisselle d'or et d'argent estant au Louvre et en la Bastille à Paris appartenant à feu le roy Charles* (VI), où figure, entre autres reliques : « une petite boiste longuette

1. *Librairie de Jean, duc de Berry*, par Hiver de Beauvoir. Paris, Aubry, 1860.

2. Comprenant les *joyauls d'église et autres choses garnies de pierreries, la vaisselle d'or et d'argent de pleine façon, les chambres de brodeure et tapisseries.*

3. Donné par Charles V à la cathédrale de Chartres.

d'ivoire où sont les escourgées (discipline) de fer de monseigneur saint Loys, dont il se batoit ; » — le catalogue du Musée d'armes et de souvenirs historiques installé à Amboise au xve siècle[1], quelque chose comme notre ancien Musée des Souverains ; — enfin les inventaires et comptes des Ducs de Bourgogne[2]. Pendant tout le xve siècle, les princes de cette puissante maison, Philippe le Hardi, quatrième fils de Jean le Bon, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, donnèrent une grande impulsion aux arts et formèrent des collections d'une extrême richesse. « Le Duc, dit Olivier de La Marche, a un garde de joyaux et son aide, et est iceluy garde des joyaux fort privé du Prince, car il a en mains un million d'or vaillant et sert à garder les deniers de l'espargne du Prince, tous ses joyaux d'or et pierreries dont le Duc est riche, et lequel en a les plus belles qu'on sache; il a en sa main toute la vaisselle d'or et d'argent, et tous les ornements de sa chapelle. Et je cuyde qu'il a en vaisselle d'argent, que blanche que dorée, cinquante mille marcs en ses mains[3]. »

A l'aide de ces documents on peut reconstituer par la pensée quelques-unes des belles collections

1. Publié par M. Leroux de Lincy, *Bibliothèque de l'École des Chartes.*

2. De Laborde, *Ducs de Bourgogne.*

3. N'oublions pas le trésor de Jacques Cœur et sa magnifique vaisselle qui « encombrait jusqu'aux voûtes la chambre du Trésor, dans son hôtel de Bourges ».

de cette époque. Mais Guillebert de Metz va faire encore mieux ; il nous conduira dans l'*hostel* même de Jacques Duchié, grand curieux qui vivait au commencement du XVe siècle, et nous le fera visiter en détail [1] :

« L'hostel de maistre Jaques Duchie en la rue des Prouvelles (des Prouvaires). La porte du quel est entaillie de art merveilleux ; en la court estoient paons et divers oyseaux a plaisance. La premiere salle est embellie de divers tableaux et escriptures d'enseignemens atachies et pendus aux parois. Une autre salle remplie de toutes manières d'instruments, harpes, orgues, vielles, guiternes, psalterions et autres, des quelz le dit maistre Jaques savoit jouer de tous. Une autre salle estoit garnie de jeux d'eschez, de tables, et d'autres diverses manieres de jeux, a grand nombre. Item une belle chapelle ou il avoit des pulpitres a mettre livres dessus, de merveilleux art, lesquelz on faisoit venir a divers sieges loings et pres, a destre et a senestre. Item ung estude ou les parois estoient couverts de pieres precieuses et d'espices de souefve oudeur. Item une chambre ou estoient foureures de plusieurs manieres. Item pluseurs autres chambres richement adoubez de lits, de tables engigneusement entaillies, et pares de riches draps et tapis a orfrais. Item en une autre chambre haulte estoient grant nombre d'arbalestes, dont les aucuns estoient pains a belles figures. La estoient estendars, banieres, pennons, arcs a main, picques, faussars, planchons, haches, guisarmes, mailles de fer et plont, pavais, targes, escus, canons et autres engins, avec plente d'armeures ; et briefment il y avoit aussi comme toutes manieres d'appareils de guerre. Item la estoit une fenestre faite de merveillable artifice, par laquele on mettoit hors une teste de plates de fer creuse, par my laquele on regar-

1. *Description de Paris*, par Guillebert de Metz. Paris, Aubry, 1855.

doit et parloit a ceulx de dehors, se besoing estoit, sans doubter le trait. Item par dessus tout l'hostel estoit une chambre carree, ou estoient fenestres de tous costes pour regarder par dessus la ville. Et quant on y mangoit, on montoit et avaloit vins et viandes a une polie, pour ce que trop hault eust este a porter. Et par dessus les pignacles de l'ostel estoient belles images dorees. Cestui maistre Jaques Duchie estoit bel homme, de honneste habit et moult notable; si tenoit serviteurs bien morigines et instruis, d'avenant contenance, entre lesquelx estoit l'un maistre charpentier, qui continuelment ouvroit a l'ostel. »





III

Au xv[e] siècle, les écoles du moyen âge s'éteignent épuisées par leur fécondité même et vieillies avant l'âge. Voici l'heure de la réaction; l'antiquité sort de terre! Ce fut comme un éblouissement: statues, monuments, bronzes, médailles, pierres gravées, fragments de l'art antique, on voulait tout voir, tout avoir. La Renaissance est l'âge d'or des collections.

L'Italie donne le signal avec les Médicis, entraînant à leur suite les Guidobalde et les Della Rovere, les Sforce, les Farnèse, les Gonzague, etc. A Rome, en 1515, les cardinaux seuls possèdent 39 palais, 39 musées[1]. Agostino Chigi installe son précieux recueil dans sa villa du Tibre décorée par Raphaël, et fait servir à Léon X des langues de

1. *Opusculum de mirabilibus urbis Romæ*. 1515.

perroquet dans des plats d'or ciselés sur les dessins du Sanzio. La maîtresse de Chigi, la belle Imperia, est elle-même une curieuse des plus fines ; son palais était si magnifique, dit un contemporain, que l'ambassadeur d'Espagne, venant la voir, crachait au visage d'un domestique, *ne trouvant pas d'autre place*. Parlerai-je du cardinal Saint-George, qui poussait la *folie de l'antique* jusqu'à renvoyer l'*Amorino* de Michel-Ange comme moderne ; du Castiglione[1], l'ami, le conseil même de Raphaël ; de l'Arétin, — que sont devenus ses verres de Murano gravés sur les dessins de Jean d'Udine ? — de Vasari, qui aimait les dessins, comme Alde Manuce, Pic de la Mirandole, Pierre Bembo, aimaient les livres ; de Cellini et de ses armes ; de Paul Jove et de ses portraits ; de Jules Romain et de ses médailles ? Mais on connaît par cœur cette brillante époque, et, depuis Vasari jusqu'à nos jours, les cent voix de l'histoire ont popularisé les gloires de la Renaissance italienne.

En France, nous n'avons pas eu cette bonne fortune, et la Renaissance n'a pas fait tant parler d'elle. Nos artistes ont longtemps passé pour des

1. Le Castiglione, dans son livre du *Cortegiano*, voulait que tous les gens du monde apprissent la peinture, « alors même qu'elle ne procurerait d'autre utilité et d'autre plaisir que de servir à juger de l'excellence des statues antiques et modernes, des vases, des édifices, des médailles, des camées, des intailles et d'autres objets semblables ». Pour dater de loin, le conseil n'a rien perdu de son à-propos.

plagiaires ; s'il faut en croire bon nombre d'historiens, les Italiens sont même venus en France apprendre leur art à des écoliers. C'était naturellement l'opinion du Rosso et des siens ; l'insouciance de nos écrivains a fait le reste. Que savons-nous de nos grands maîtres des XVe et XVIe siècles ? L'histoire n'a conservé ni un nom ni un souvenir, et Voltaire a pu écrire, sans être démenti, qu'*avant Louis XIV il n'existait ni art ni artistes français*[1] !

Ce sans-façon pouvait passer, à la rigueur, quand la France, riche des trésors accumulés depuis tant de siècles par ses merveilleux ouvriers, augmentait encore chaque jour son capital de chefs-d'œuvre. Mais aujourd'hui que les révolutions et les incendies nous ont cruellement appauvris, nous en sommes réduits à rechercher pièce à pièce les moindres débris de notre fortune passée, et le moment est venu de faire rentrer nos vieilles créances. Hâtons-nous donc, curieux et archéologues, de revendiquer, au profit de nos artistes, les oubliés de l'histoire, l'honneur de la Renaissance française.

Dans le grand mouvement de nos Écoles natio-

---

1. Aujourd'hui même, malgré les recherches passionnées de l'archéologie, que savons-nous de Michel Columb, de Ligier Richier, de Pinaigrier, de Pierre Lescot, de Jean Goujon, de Bullant ? Nicolas Ribonnier, « architecte du duché de Bourgogne », qui éleva l'élégant château du Pailly, et Guillaume Lyssorgues, l'auteur du château de Bournazel, une merveille, sont-ils mieux connus ?

nales, le rôle de la petite colonie italienne importée par François Ier a été singulièrement surfait. La Renaissance française date de plus loin : « Elle était déjà en bonne voie lorsque Charles VIII, entraînant en Italie l'élite de la nation, lui montra les restes de l'antiquité éclairés par le soleil de Rome et de Naples [1]. » Aux uns, l'antiquité apparut avec tout le charme d'un « souvenir de voyage » ; aux autres, avec toutes les séductions de la nouveauté. Pour nos artistes, c'était une occasion excellente de réagir contre les formules gothiques. L'élan fut donc spontané, indépendant, unanime. La Renaissance française, à ses débuts surtout, ne relève que d'elle-même et de l'antique.

Ainsi Gaillon, bâti par George d'Amboise pour y loger ses collections, Gaillon est une œuvre « taillée à l'entique » et à la mode françoise [2], le type de la *première manière* de notre Renaissance. J'en dirai autant de Chenonceaux ; Thomas Bohier, général des finances de Normandie, avait rêvé d'en faire une merveille. « S'il vient à point m'en souviendra », dit l'inscription placée à l'entrée, comme si Bohier eût pressenti qu'il mourrait trop jeune et trop pauvre pour accomplir son rêve. L'hôtel d'Alluye, élevé par Robertet, — nous reparlerons de ce collectionneur peu connu ; — le château de

---

1. De Laborde, *Renaissance des arts*, etc.

2. *Comptes de Gaillon*, 405. Voir à la fin les inventaires du trésor du Cardinal.

Nantouillet, bâti pour le chancelier Duprat; Varangeville, pour Jean Ango, le Médicis dieppois [1]; Oiron, pour les Gouffier [2], créateurs de l'introuvable et charmante faïence d'Oiron; l'hôtel d'Amboise, à Blois; celui de Jean Bernui, à Toulouse; l'hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen; le château de Sarcus; Chambord et la plupart des élégants châteaux de la Loire appartiennent encore à la même période et présentent les mêmes caractères : une greffe antique sur une tige purement française.

Notre Renaissance est la fille bien légitime de l'antiquité, au même titre que son aînée la Renaissance italienne, et leur ressemblance n'est pas une contrefaçon, mais un air de famille tout naturel. Les écoles italiennes ont été plus précoces et à coup sûr plus brillantes que les nôtres, mais celles-ci ont leur physionomie à part et une grâce originale qui a bien son prix.

Les Italiens eux-mêmes nous ont rendu justice; et certes on ne les soupçonnera pas de partialité. Quelques-uns des leurs sont venus en France du

1. Ango possédait à Dieppe une maison tout en bois, construite par des ouvriers français, et qui passait pour une merveille. On l'appelait *la Pensée*.

2. Du moins la partie construite par Artus Gouffier. Plus tard le château subit de grands remaniements. Un des Gouffier, Adrien, cardinal de Boissy, était lié avec Raphaël qui composa pour lui, ou du moins retoucha considérablement le tableau de l'Enfant Jésus caressant le petit saint Jean (nº 378 du Louvre).

temps de Louis XII; ont-ils profité de l'occasion pour importer leur style national? En aucune façon : ils ont adopté le nôtre. Leurs œuvres *authentiques* sont en fort petit nombre. Mais, sans parler de la Chambre des Comptes de Giocondo, prenons pour exemple le château de Bury, bâti vers 1504, par Robertet [1]. C'est un « architecte italien, dit l'inventaire, qui a conduict tout le bastiment de ce chasteau, lequel excellent maistre depuis s'en est retourné à Rome trouver notre Sainct Père le Pape qui le remanda pour continuer les beaux ouvrages du Vatican [2] ».

Voilà qui est net, Bury est bien une production italienne. Aujourd'hui il n'en reste que des ruines, mais les gravures de Ducerceau suffisent pour en apprécier le caractère; le château est une œuvre *à la française* dans le plan comme dans les détails, et n'était le témoignage qu'on vient de lire, personne ne songerait à en attribuer la paternité à un Italien.

« Du temps de son fondateur, rapporte un ancien écrivain, l'on voyait tant de raretez dans ce chateau, que l'admiration ayant premièrement fait ajouter quelque chose à la vérité, les paysans des environs, et leur postérité ensuite, en parlèrent

1. *Inventaire des objets d'art de Robertet*, précédé d'une notice par Eug. Grésy (*Société des antiquaires de France*), XXXe vol.). Mme Robertet donne la date de 1504 au dernier article des « objets en fonte de bronze ».

2. Inventaire ci-dessus.

d'une manière toute fabuleuse. » Florimond Robertet, dit le Grand, mérite en effet une place à part dans notre galerie. C'était un excellent financier et un habile homme, qui sut conserver son crédit et rester trésorier des finances sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. Passionné pour les arts, il forma une superbe collection et y employa sa fortune, qui était considérable, son influence, et même quelque chose de plus, ainsi que nous le verrons plus tard. Il avait épousé Michelle Gaillard de Lonjumeau, une femme de goût et de cœur; c'est elle qui, après la mort de son mari, en 1532, dressa l'inventaire de la collection.

Je voudrais pouvoir reproduire en entier ce curieux document, un petit chef-d'œuvre. Rédigé avec amour par la veuve de Robertet, il donne des détails précieux sur la provenance de la plupart des objets, leur usage, leur forme, la place qu'ils occupaient, les souvenirs qui s'y rattachent. On entre ainsi tout droit dans l'intimité des Robertet, un couple d'amoureux et d'amateurs.

Qu'on me permette de citer quelques fragments de cet inventaire. Aussi bien Robertet peut servir de type pour les curieux de son temps, comme Jacques Duchié pour ceux du moyen âge. Nous ne faisons que parcourir à la hâte la longue galerie des collectionneurs; mais encore faut-il faire une pause de temps à autre devant les figures principales.





IV

L'inventaire débute par l'orfévrerie et la bijouterie. Voici quelques articles :

« Plus sept grosses perles orientalles faictes en poires, que la feüe Reyne vouloit tousjours que je portasse quand jallois au bal.

« Plus la belle paire d'heures que mon cher Florimond me donna aux estrennes d'il y a deux ans... couvertes de cuir parfumé à fermoirs et garnitures d'or assez espais, et sur les dessus d'icelles heures sont des deux costez nos chiffres de luy et de moy aussi d'or, garnis de petits diamens fort brillans.

« Plus une teste de quenoüille d'or, en laquelle est enchassée une grosse émeraude verte, ensemble un bout de fuzeau aussi d'or que la feüe Reyne et moi posions sur des bois de quenoüilles et de fuzeaux peincts quand elle sejournoit ceans, et qu'elle me faisoit l'honneur de vouloir que je filasse avec elle les precieux recueils de la peigneure de ses beaux cheveux dont nous fismes une fois une belle guirlande pour en couronner le Roy...

« Plus vingt-trois anneaux passez dans une petite chesne d'or, a chacun desquels il y a un diament du prix de deux ou trois cens francs, lequel nombre est celuy des années

qu'a duré mon mariage, ayant pris plaisir de les assembler ainsi pour me ramentevoir toutes les fois que je regardois dans mon cabinet combien il y avoit que j'estois heureuse.

« Plus deux petits chenets d'argent, qui sont deux termes d'un mary et d'une femme qui se regardent, et qui semblent se dire l'un à l'autre que le feu qui brule dans le fouyer n'est point plus grand que celuy de leur affection.

« Plus un coffret de fer a bandes damasquinées, lequel est tout plain de medalles vieilles et nouvelles, tant d'or, d'argent, que de cuivre raffiné... »

Partout un mot touchant ou pittoresque, un trait de mœurs, une indication précieuse. A propos d'un « buffet de cérémonie d'argent vermeil doré extrêmement bien ciselé », Mme Robertet dépeint chaque pièce avec le goût d'une artiste et une grâce singulière :

« Une grande cuvette faite en fontaine, ou sont de ces gentilles crotesques nouvellement inventées qui jettent miles fleurons a petits jambages tortus, portant les uns des paysages sur de simples lignes, mesmes des elephants, des bœufs et des lyons, des chevaux, des chiens et des singes, des paons, des herons et des chahuans, des vases, des lampes et des grenades de feu d'artifice, des aspics, des lezards et des limaçons, des abeilles, des papillons et des hannetons, des fées, des masques, des cornes d'abondance et autres fanfares ; — et d'encores une grosse buye tout unie a grande ance de panier sur son couvercle, laquelle a deux oreilles pliées en plusieurs tours, et au milieu de son gros ventre elle a un grand biberon retroussé propre a verser l'eau a la fantaisie de qui en a besoin, le tout si bien travaillé que je suis en admiration des desseins et de la patience des bons ouvriers. »

Les tentures et tapisseries forment « trente ameublements, tous complets en broderie d'or, d'argent,

de soye ou de laine... propres pour les places et exaucements des salles, chambres, cabinets, garde-robes, entresoles et gallerie de ce château... »

La collection des peintures est peu nombreuse, une trentaine de tableaux seulement, mais d'excellent choix.

« J'apprends l'extrême affliction, dit la pauvre veuve avec une douce résignation, par l'object d'une Nostre-Dame de Pitié posée dans la ruelle de mon lict, qui est sortie de la main du grand Miquel-Ange... Ce tableau est tellement au naturel et d'un si puissant relief que les yeux confessent qu'il ne lui manque qu'un peu d'haleine... »

« Je prends espérance pour chacun et pour moy mesme de la grande clemence de Dieu, en considerant le tableau de Saint Pierre qui est au dessus du manteau de ma cheminée... »

« Mon cœur soupire devant l'Ecce Homo, qui est entre mon lict et la porte de ma chambre. »

Le chapitre des bronzes, des ivoires, des albâtres et des « belles figures de marbre blanc » n'est pas moins intéressant. Nous retrouvons encore Michel-Ange avec un chef-d'œuvre : le *David vainqueur de Goliath.*

A la suite viennent les « belles porcelaines des premières qui soient venues en France depuis que les Européans vont à la Chine, lesquelles sont d'un blanc si net et si bien meslangé de toutes sortes de petites peintures », — les poteries de « terre sigelée de Turquie », — « quatre cens beaux verres de toutes les couleurs et autres vaisseaux de cristaux de Venise, gentillisez des plus jolies gayetez que

les verriers sçauroient inventer », — des faïences françaises « historiées de toutes sortes de portraictures colorées », sans compter « beaucoup de vaisselles d'autres belles poteries des meilleures d'Italie, d'Allemagne, de Flandres, d'Angleterre et d'Espagne ».

Les ornements d'église et le catalogue de la « belle bibliothèque[1] » du trésorier terminent ce curieux inventaire.

J'ai parlé du *David* de Michel-Ange, la perle de la collection. « Finalement et triomphamment, dit Mme Robertet avec enthousiasme, nostre beau grand David qui est au milieu de ce chasteau, chef d'œuvre de Miquel Ange statuaire... »

C'était un bronze d'un peu plus de quatre pieds de haut et pesant 700 à 800 livres. L'histoire en est piquante ; elle peint au vif les mœurs du temps et complétera le portrait de notre collectionneur.

En 1502, la Seigneurie de Florence avait commandé à Michel-Ange un *David*, qu'elle destinait au maréchal de Gié, alors tout-puissant à la cour de France. La statue n'était pas encore terminée lors de la disgrâce du maréchal.

Robertet, qui lui succéda, pensa que la statue

1. « La longue classification des manuscrits et imprimés rangés par ordre de matières, répondant aux vingt-deux lettres de l'alphabet, ne contient aucune désignation particulière. » (Eug. Grésy, p. 63 de l'inventaire.)

pouvait bien aussi faire partie de la succession, et fit agir en conséquence auprès de l'ambassadeur de Florence. Ici se placent certaines intrigues assez singulières, il faut l'avouer, et l'intervention d'un tiers, ami de Robertet, chargé de faire entendre adroitement à la République ce que l'on attendait d'elle et les faveurs qu'elle retirerait de sa générosité. Robertet offrait d'ailleurs de payer la statue, mais du bout des lèvres et pour la forme, sans doute; on ne se piquait guère alors d'une délicatesse bien scrupuleuse, et Robertet n'était pas meilleur que ses contemporains, je parle des plus illustres.

La Seigneurie avait l'oreille fine, elle comprit à demi-mot, et en 1508 le bronze était coulé. Par malheur, Michel-Ange était gardé à vue par Jules II pour les travaux de la Sixtine, il ne put venir réparer le *David* et l'on dut confier le travail à Benedetto da Rovezzano, qui s'en acquitta du reste à merveille.

Le trésorier était enchanté. Les rapports avec la Seigneurie, un peu tendus dans le principe, étaient devenus tout à coup des plus amicaux; il en profita pour faire savoir à Florence que le bronze de Michel-Ange, destiné à la place d'honneur dans sa cour, serait posé sur « une colonne de marbre aux armes de la République florentine ».

Pour le coup, le gonfalonier faillit se fâcher. Passe pour la statue, mais il n'avait jamais entendu y joindre une colonne. Il s'étonne que Robertet

ne se contente pas d'un cadeau *che è una cosa regia.* La statue du pape à Bologne, dit-il, lui a coûté 30,000 ducats, et elle ne vaut pas le *David.* Il offre cependant, si Robertet peut obtenir du marquis de Massa deux ou trois blocs de marbre, de les faire conduire à Livourne, d'où il sera facile de les amener à Bury par Marseille et Lyon.

Robertet n'insista pas. La statue partit enfin pour Blois et fut installée dans la grande cour du château de Bury, où pendant plus d'un siècle elle excita l'admiration des visiteurs. En 1633, le *David* passa dans le château de Villeroy. Là nous en perdons la trace et nous ne possédons aujourd'hui, pour nous rappeler le chef-d'œuvre du grand Florentin, qu'un dessin du maître acquis en 1850 par le Louvre. C'est ce dessin qui a donné l'occasion à M. Reiset de raconter l'histoire qu'on vient de lire et que je répète d'après lui [1].

[1] *Athenæum,* 1853 ; de la Saussaye, *Blois et ses environs,* 1867. Le dessin du Louvre porte le nº 123 du catalogue.





V

Fontainebleau représente assez bien, au moins dans sa plus grande partie, la *deuxième phase* de la Renaissance, celle de l'*influence italienne pure*. On sait que François I[er], le plus illustre curieux de son siècle, avait installé dans le château sa « librairie », son « pavillon des armes » et son « cabinet de curiosités », où il conférait avec Cellini, del Sarto, le Primatice et les autres artistes qu'il faisait venir à grands frais d'Italie. Mais, avec les meilleures intentions du monde, ce prince faillit rendre à l'art national un fort mauvais service. Le génie de Léonard pouvait s'imposer à nos écoles, mais vouloir les plier au despotisme du Rosso était une faute. Le Rosso n'était pas de taille à jouer ce rôle; sa galerie de François I[er], malgré des qualités incontestables, n'était point faite pour conquérir l'esprit net et sensé de nos artistes. Aussi,

bien que l'influence italienne à outrance fût puissamment patronnée, elle ne fut pas de longue durée et ne sortit guère de la cour. « Nos artistes, dit M. Vitet, s'entêtaient à rester Français. » Quand le connétable de Montmorency, après sa disgrâce, songea à se retirer à Écouen, il fit choix pour architecte de Jean Bullant, un inconnu de la veille. Écouen ne doit rien à la coterie de Fontainebleau, et le connétable, qui savait à merveille faire la part de chacun, installe dans un château français les œuvres de Jean Goujon, de Palissy, de Barthélemy Prieur, côte à côte avec les « esclaves » de Michel-Ange et les productions de l'antique.

La *troisième évolution*, l'*affranchissement de la Renaissance*, s'accuse plus nettement encore à Saint-Maur, Anet et Meudon, ouvrages de Philibert Delorme. Saint-Maur appartenait au cardinal de Bellay, un illustre protecteur des arts ; Anet, à Diane de Poitiers. De celle-là je n'ai rien à dire ; nos curieux savent trop bien le prix des moindres reliques de sa collection. Meudon, œuvre un peu postérieure, avait été dédié aux Muses de Henri II par le cardinal de Lorraine, « grandissime amateur de toutes choses anciennes et rares[1] ». Le Primatice règne bien encore, et c'est à lui que Jean Goujon empruntera la « grâce allongée » de ses nymphes, comme, avant Jean Goujon, les Trin-

1. Gab. Symeoni, *Illustres observations antiques*. 1558. Préface.

queau et les Pierre Delorme avaient pris aux Italiens quelques menus détails. Mais ces emprunts sont de tous les temps, ils sont réciproques et ne tirent point à conséquence[1]. La domination italienne a fait son temps, et le Louvre de Pierre Lescot, « la plus belle page d'architecture qu'aucun artiste ait produite depuis la Renaissance », le Louvre est un « monument tout français, élevé par un génie français pour des princes français, et dont on chercherait vainement non-seulement le modèle, mais l'égal en Italie[2] ». La France a définitivement reconquis la place qu'elle avait perdue depuis le XIIIe siècle.

Ainsi la Renaissance a retenu de l'architecture gothique ce qui était purement national : la franchise d'allures, la variété des plans, l'agrément des façades, la multiplicité des ouvertures, l'heureux ajustement des lucarnes et des cheminées, la silhouette de la toiture, la convenance générale. Avec ces éléments assaisonnés d'une *dose d'esprit italien*[3], nos artistes ont heureusement tempéré la sévérité un peu monotone des ordonnances antiques. Grâce à l'intelligence de ces excellents ouvriers, l'école française, en changeant de vêtement, n'a pas changé de caractère.

1. Les Italiens nous ont bien emprunté nos artistes verriers dès le temps de Jules II.

2. Léon Vaudoyer, *Entretiens sur l'architecture.*

3. L. Vitet, *Eustache Lesueur.*

Après Henri II, l'influence de Catherine de Médicis réussit encore pendant quelques années à maintenir l'art à son niveau. Catherine avait apporté en France les collections de sa famille. Il lui fallait un écrin digne d'un pareil trésor; elle fit choix de Philibert Delorme et de Jean Bullant, qui lui bâtirent les Tuileries. Combien l'étoile italienne avait dû pâlir pour qu'en 1564 une Médicis s'adressât de préférence à des architectes français[1] !

Mais déjà la Renaissance touche elle-même à son déclin. Les troubles civils et les persécutions religieuses ont jeté le désarroi parmi les artistes; un grand nombre de cabinets ont été pillés et dispersés[2]. Vienne la Ligue, et les beaux-arts, encore tout meurtris, recevront le dernier coup, et la curiosité sombrera dans le naufrage général.

---

1. L'orfévre de confiance de Catherine était un Parisien, Claude Marcel.

2. « Ces antiquitez se sentent du mauvais tems, ayant été aussi malmenées par la guerre que moy-mesme, c'est-à-dire transportées en divers endroicts, perdues, déchirées, bruslées en partie, voire prisonnières et mises à rançon; tellement que n'ayant peu les racheter, estants transportées hors le royaume, elles sont demourées en la main de ceux qui en ont cuidé faire profit, sans que je les aye peu recouvrer, mais seulement racoustrer, sur ce que i'en auois retenu... avec ce qu'à mon retour à Paris, j'ai trouvé ma librairie dissipée... » (Claude Fauchet, *Antiquités et histoires*, etc.; Avant-propos.)



VI

Jusqu'à présent, il n'a guère été question que de la cour; mais il ne faut pas croire que la curiosité fut un privilége de grands seigneurs [1]. Le *Cabinet* était l'ornement obligé de toute demeure élégante, et, par ce mot, on entendait, comme nous le faisons aujourd'hui, aussi bien le meuble que la chambre elle-même. C'est là que l'on conservait, — avec les bijoux, les belles parures, et les affiquets précieux, — les pièces d'orfévrerie, les armes de prix, les tableaux, les médailles, les marbres, la curiosité en un mot. Dans les *Blasons domestiques*, pour la *décoration*

---

1 « Horace parle d'un nommé Damasippe comme d'un homme auquel l'ardeur de la curiosité ostoit le sens et l'entendement. Ie vous laisse penser ce qu'il diroit des acheteurs d'antiquailles desquels le monde est plein aujourd'huy. » Henry Estienne, *Apologie pour Hérodote.*

d'une maison honneste (1539), Gilles Corrozet décrit ainsi le *blason du cabinet*[1] :

Cabinet rempli de richesses
. . . .
Cabinet sur tous bien choisi,
Paré de veloux cramoisi,
De drap d'or et de taffetas,
Où sont les ioyaulx à grandz tas
Et les bagues tresgracieuses
Pleines de pierres précieuses
. . . .
Cabinet de tout accomply,
Cabinet de tableaux remply
Et de maintes belles ymages
De grandz et petis personnages,
Cabinet paré de médailles
Et curieuses antiquailles
De marbre, de iaphe et porphire
. . . .
Cabinet où est le buffect
D'or et d'argent du tout parfaict,
Cabinet garny de ceinctures[1]
De dorures et de bordures
De fers d'or, d'estocz, de tableaulx,
De chaisnes, de boutons tresbeaulx,
De mancherons, de braceletz,
De gorgerins et de colletz,
De perles d'Orient semez;
De gants lauez et parfumez,
De muscq, plus cher qu'or de ducat,
D'ambre fin, de sauon muscat,
. . . .

1. « Toutes les choses susdites sont rangées en huict ceintures environans la chambre. » [*Catalogue des choses rares qui sont dans le cabinet de maistre Pierre Borel*, *Antiquitez de Castres*] (1649).

Et parmi tant diuers ioyaulx,
Sont les riches et gros signeaulx,
Les patenostres cristallines [1],
De perles et de fin rubis
. . . .
Puis les mignons et bons cousteaulx,
Les forcettes, et les ciseaulx,
Le miroir, la gente escriptoire,
Le chappeau, l'eschiquier d'yuoire,
Les heures pour seruir à Dieu,
Brief en ce beau et petit lieu,
Sont tant d'aultres choses ensemble
Qu'impossible le dire il semble.

La province n'était pas restée en arrière dans le grand mouvement de la curiosité à la Renaissance. Rouen, Lyon, Tours, Dijon, Troyes, dont les écoles avaient si résolûment tenu tête à l'invasion italienne, comptaient, dans leur sein, un nombre considérable de curieux, comme Georges d'Armagnac, à Rhodez; le cardinal Granvelle [2] et Boissard, à Besançon; Poldo d'Albenas, à Nîmes [3]; Guillaume du Choul, à Lyon; André et Michel Tiraqueau [4], à Bel-Esbat; l'abbé

1. Chapelets de cristal de roche.

2. *Monographie du palais Granvelle* (Aug. Castan, Besançon, 1867).

3. Poldo d'Albenas, *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nismes.*

4. Voir *Appendice*, *note* A, la description du cabinet de Tiraqueau, par son neveu André de Rivaudeau. Comme son ami Tiraqueau, Bernard Palissy avait aussi un cabinet

de Turpenay, à Tours [1], et des bibliophiles comme les religieux de Cîteaux, de Cluny, de Fleury, de Luxeuil, qui avaient profité de la découverte de l'imprimerie pour décupler leurs richesses. Du même coup, une foule de bibliothèques privées sortaient de terre, et j'aurais fort à faire pour en dresser la liste. Il faut le dire à l'honneur de l'esprit français, la mode, qui bouleverse chez nous tant de choses, a toujours respecté le goût des livres. Louis XII et les Valois, Diane de Poitiers et Catherine de Médicis, la reine Margot, le connétable de Bourbon, Ramus, Amyot, d'Urfé, de Thou, etc., ont aimé passionnément les livres et les ont fait habiller avec un art extrême par nos relieurs, les premiers du monde, pour le dire en passant.

Qui ne connaît les reliures de Grolier? Ce que l'on sait peut-être moins, c'est que Grolier était un curieux dans toute l'acception du mot, un esprit aimable et délicat, qui cherchait le beau sous toutes ses formes :

---

de curiosités; il en parle dans ses œuvres (Edon de Cap, pages 281, 283 et 358); mais il ne nous dit pas malheureusement ce qu'il contenait en fait d'objets d'art, et se borne à parler de fruits, de poissons *lapifiez*, de pierres minérales, etc.

1. « L'abbé de Turpenay, maistre des requestes de la royne de Nauarre, homme philosophe et amateur des lettres, et des bonnes inuentions, me monstra en son cabinet... » (*Palissy*, page 47.)

« J'ay esté encores plus esmerveillé, et non sans cause, dit un contemporain[1], de l'industrie de M. le thresorier Jean Grollier demourant à Paris, homme noble et docte... pour ce qu'il ha amassé un nombre presque infini de pieces d'or, d'argent et de cuiure, petites et grandes, toutes entières sans estre gastees, dignes d'estre accomparees à grans thresors. Ce qui lui ha donné un bruit par-dessus les autres, avec la bonté et vivacité de son esprit orné de doctrine, dont il s'est acquis ceste tant belle science. Dauantage est à louer, de ce (combien qu'il soit assez aymé et honoré sans cela), qu'il met toute diligence d'acquerir de tous costez toutes sortes d'anciennes figures, tant de cuiure, que de marbre, y employant gens expressément, pour en retirer de tous endroits, les plus singulieres : desquelles il ha un nombre merueilleux, et principalement de medaillons qui valent une richesse infinie. Il n'est seulement recommandable pour icelles antiquitez, mais aussi fort louable, pour une tres grande multitude de liures, tant grecs que latins. »

Une partie de ce splendide recueil a eu le rare privilége d'échapper au naufrage, et ses épaves se retrouvent encore à la Bibliothèque et dans quelques collections privées. Mais combien ont eu cette fortune? Que de cabinets disparus sans même laisser un souvenir ! Que d'amateurs ignorés ! Quel était, par exemple, cet inconnu qui s'avisa, l'homme intelligent, d'enterrer pieusement près de Châlons le plus pur de sa collection, dix-huit figurines de bronze antique d'un travail exquis, que la Bibliothèque compte aujourd'hui parmi ses plus rares merveilles? Hélas! les bonnes fortunes

1. Jacques Strada, *Epitome du Thresor des antiquitez*, Lyon, 1553.

comme la trouvaille de Châlons ne se renouvellent guère.

Si du moins l'histoire ne faisait pas défaut; si nous avions pour le seizième siècle ce que Félibien, Sauval et tant d'autres ont fait pour le dix-septième; si nous possédions seulement le recueil dont Lacroix du Maine avait réuni les matériaux sous ce titre piquant : « *La recherche des bibliothèques ou cabinets les plus renommez de France (qu'aucuns appellent chambres de merveilles), avec la déclaration des livres rares, médailles, pourtraits, statues ou effigies, pierreries ou autres gentillesses, ou gentilles curiositez qui se voyent ès maisons des princes et autres qui font amas de telles magnificences.* » Mais Lacroix du Maine est mort avant d'avoir achevé son ouvrage, et le manuscrit en est perdu [1].

Ainsi, par une incroyable fatalité, tout conspire contre la Renaissance; l'histoire ne se soucie guère de l'art et des artistes et n'en dit mot; les troubles civils et les guerres de religion dispersent les galeries, anéantissent nos meilleurs chefs-d'œuvre, et, du seul livre qui pouvait nous en parler, que reste-t-il? Le titre.

1. Dom Jacob, *Traicté des plus belles Bibliothèques*, page 672.



VII

AVEC Henri IV, la curiosité reprend haleine. Ce prince avait lui-même un goût particulier pour les pierres gravées; l'homme pratique se retrouve partout. A la tête de son cabinet de Fontainebleau était un gentilhomme provençal, Rascas de Bagarris, antiquaire fort distingué. N'oublions pas que les médailles et les antiques de Bagarris, acquises par Henri IV, ont formé, avec les débris des collections du roi et de Catherine de Médicis, le noyau de notre Cabinet actuel des médailles.

Un autre antiquaire, le savant Peiresc, envoyait ses courtiers dans le monde entier; « aucun navire n'entrait dans un port français, dit Dom Jacob, sans amener pour son cabinet quelque rareté d'histoire naturelle, des marbres antiques, des manuscrits coptes, arabes, hébreux, chinois, grecs,

des fragments trouvés dans les fouilles de l'Asie et du Péloponnèse. » La Bibliothèque possède l'inventaire de cette collection remarquable[1].

Gabrielle d'Estrées, si l'on en juge par son inventaire, n'était pas moins curieuse de pierres gravées que son royal amant. « Enfin on nous envoyait des bords de l'Arno une nouvelle reine pour qui les tableaux étaient devenus un luxe nécessaire, et qui allait faire de l'amour de la peinture la vertu obligée des courtisans[2]. » C'est à Marie de Médicis que nous devons Rubens et le Luxembourg.

Vers la même époque, un Allemand, Zinzerling, publiait son itinéraire en France sous le pseudonyme de *Jodocus Sincerus*. Il nous fait connaître quelques amateurs de province : à Bourges, le jurisconsulte Mercier; à Poitiers, un apothicaire nommé Contant, amateur de raretés. A Montpellier, Zinzerling recommande beaucoup une visite à l'officine d'un autre apothicaire, Laurent Catelan[3], grand fabricant d'alkermès et

1. *Manuscrits fonds français*, nº 9,534. Dans le même volume se trouvent les catalogues de Bagarris, Sibou, Bourrily, Toussaint-Lauthier.

2. Vitet, *Vie d'Eustache Lesueur*.

3. Pierre Borel, dans les *Antiquitez de Castres* (1649), cite également ces deux cabinets : « *Montpelier*, Laurens Catelan, apotiquaire, le premier pour les antiquitez, et le second pour les choses naturelles »; et plus loin : « *Poitiers*, M. Constant, maistre apoticaire, curieux des plantes

collectionneur d'antiques. A Aix, il faut aller voir les médailles et autres curiosités de l'abbé Perrier[1]; à Nîmes, les inscriptions de M. de la Besserie; à Bordeaux, les peintures et les antiques de Fl. Rémond, conseiller au parlement; à Tours, le cabinet singulier de l'abbé le Chantre; à Arles, le trésor du sieur Agard, orfévre, « qui a publié une description de son cabinet, *singulari libro edito, quidquid in pinacothecâ adservatur comprehensum est*[2] ».

Ce catalogue, le phénix des catalogues, existe; on n'en connaît qu'un seul exemplaire, et j'en dois la communication à l'obligeance de M. Eug. Piot, qui a fait relier ce précieux petit volume avec toute la coquetterie du bibliophile raffiné. Il porte la date de 1611; c'est donc le premier catalogue imprimé connu. En voici le titre : DISCOURS *et* ROOLE *des medailles et autres antiquitez tant en pierreries, graueures, qu'en relief, et autres pierres naturelles admirables, plusieurs figures et statues de bronze antiques, auec autres statues de terre cuites à l'Égyptienne, et plusieurs rares antiquitez qui ont esté recueillies, et à présent*

et serpens. » Le *Jardin et Cabinet poétique de Jacques et Paul Contant, père et fils, maîtres apoticaires de la ville de Poitiers*, a été publié en 1628.

1. Cité par Pierre Borel (*id.*).

2. Iodoc. Sinceri *Itinerarium Galliæ.*

rangees dans le cabinet du sieur Antoine Agard, *maistre Orféure et Antiquaire de la ville d'Arles en Prouence. A Paris, 1611*[1].

Le livre est dédié à Monseigneur du Vair, premier Président au Parlement d'Aix. A la suite de quelques pièces, épigrammes, anagrammes et acrostiches dans le goût du temps, le sieur Agard nous apprend que la majeure partie de ses antiques a été découverte « durant le dernier siècle, dans l'enclos de nostre tres-antique, renommée et fleurissante cité d'Arles.... outre vne infinité d'autres, que diuers esprits attaints de semblable curiosité que moy, ont eu moyen de recouurer, à mon desçeu ou refus, tant elle est triomphante en si riches thresors ».

Maître Agard n'était pas seulement un orfévre de talent[2]; il maniait aussi le pinceau à son heure, et Zinzerling signale, dans la collection, une vue d'Arles, *ipsius Agardi manu eleganter factam.* Il avait la passion des belles raretés et les décrit avec le soin du gourmet qui détaille tout et ne passe rien. La matière, le sujet, la forme, les dimensions en « pieds royaux et poulces », tout est si bien indiqué, qu'il est facile de reconstituer

1. Plus loin, Agard dit que le catalogue a été composé le 14 novembre 1609.

2. *Solertissimus operum magister*, dit un de ses compatriotes.

le cabinet en entier; on peut ainsi se faire une idée assez exacte de ces collections provinciales qui, depuis le XVIe siècle, commençaient à se répandre par toute la France.

En effet, à côté des grands seigneurs de Paris et des villes principales, adorateurs exclusifs du grand art, se formait une armée d'hommes modestes et clairvoyants qui recueillaient, petit à petit et sans tapage, les miettes de la curiosité. C'étaient des médecins, des chanoines, des apothicaires, des orfévres, des horlogers, des artistes ou des savants inconnus pour la plupart, pour qui un échantillon d'orfévrerie, une faïence, un petit bronze, une terre cuite, le moindre fragment de l'art ancien était encore une relique du passé. Rendons-leur hommage; ils nous ont conservé l'art industriel d'autrefois; ils sont les précurseurs des Sauvageot et des Dusommerard.

Le cabinet d'Agard se composait d'une grande pièce environnée de *bancs* ou *ceintures*, c'est-à-dire de rayons chargés de bronzes, de vases, de curiosités de toute sorte; au-dessus, une rangée de tableaux. Des tables, des piédestaux, des *layettes* (cabinets), des *pierriers*, remplis de camées, de médailles, etc., complétaient l'ameublement.

Les matières précieuses tiennent naturellement une grande place dans la collection, — nous sommes chez un orfévre-joaillier, — et c'est un

éblouissement de cristaux de roche, de lapis, de jaspes, d'agates, de cornalines, de calcédoines et de porphyres taillés à facettes, en boules ou en plaques, en coupes, en croix ou en pyramides, ornés de montures ciselées, de pierres gravées, de figures en argent doré et en ivoire. Voici une grande *navette* (vasque) de jaspe surmontée de pyramides; un échiquier de porphyre et de cornalines; un « petit Cupidon en forme d'ange, appuyé d'un costé sur vn rocher, d'albastre Grec et bien poly *de la main et artifice de Michael l'Ange sculpteur où son nom est graué au dessous de la teste,* ayant deux petites aisles au costé de ses espaules.... tenant en sa main droicte vne petite boulle de Cassidoyne.... et a la main gauche vne piece de cristal taillé.... »; un « Cabinet damasquiné d'or »; un grand « Miroir de Venise » en cristal de roche, au milieu d'une architecture de jaspe, d'agate, de lapis et de cornaline.

La table principale, formée de quatre colonnes de noyer, est incrustée de pierres gravées; elle supporte quatre cabinets surmontés d'un monument de calcédoines et de porphyres; « deux chevaux de bronze de l'antique fabrique, rampans et se tenans sur leurs pieds de derrière en l'air, bien artificiellement faits », sont placés de chaque côté.

A la place d'honneur, s'élève « vne grande figure de bronze antique, et bien vernissee, de la hauteur de deux pieds royaulx moins vn poulce,

lui manquant le bras droict et la main gauche (pour sa ruine et son antiquité), ses vestemens et linges bien parfaits, ensemble sa teste et visage, qui representoit une deesse Diane taurisque.... ayant esté trouuee en la ville d'Arles et dans terre.... »

La collection des antiques est considérable : environ 250 camées ou intailles « de fort bel artifice » ou « de superbe main », des figures de bronze, des terres cuites, des *larmoirs*, des lampes et autres objets en grand nombre et en excellente qualité. Nous n'avons pas le loisir d'examiner ces belles choses en détail, mais je remarque « vn vase de terre antique cuite faite à la morisque Indienne, y ayant tout autour dudit vase des figures auec façon de rabesque entre deux taillees en ladite terre, figures rousses, le fonds et tout le champ noir de la hauteur de neuf poulces ». Voilà quelques lignes d'un grand intérêt pour les amateurs d'antiques; c'est la première mention connue d'un *vase grec* dans une collection.

Maître Agard n'a pas montré moins de goût dans le choix de ses peintures : la *fuite en Égypte* « d'une main excellente d'Italie », et *sainte Marguerite* terrassant le dragon, en cire colorée parsemée de pierres fines, sont des ouvrages de maîtres; tout le reste (trente tableaux environ) est en général « de bonne inuention et travail ». Quant aux œuvres personnelles de notre

amateur, il a eu la modestie de ne pas les cataloguer, et je ne retrouve pas sa jolie *vue d'Arles*, dont parle Zinzerling.

Signalons encore une vingtaine d'émaux et, dans le nombre, « deux grans plats tous esmailles dedans et dehors », et « quatre grands oualles de cuiure, bien esmailles et de belles couleurs, auec histoires de Poesies en façon de besongne de Limoges, de la main d'vn excellent ouurier ».

Enfin, des pierres fines non gravées, un baguier, des médailles, des monnaies, des plaques d'argent et de plomb (100 pièces), quelques objets en fer, en cuir[1], des ivoires, sans compter « mille autres galanteries non escriptes pour euiter une trop grande prolixité » ; voilà, si je ne me trompe, un recueil fort bien composé, et plus d'un grand seigneur de nos jours s'accommoderait de la collection du petit orfévre arlésien.

1. Voici l'un de ces objets : « Vn pied de cuir artificiel apres le naturel, de cuir bien faict auec ses doits, s'ouurant par le tallon, y ayant vn petit tiroir seruant a tenir plumes et canifs, audessus dudict pied, y a vne mollette d'escriptoire garnie d'argent, s'ouurant et fermant pour tenir l'ancre a escrire, le tout d'une boëtte d'argent, ledict pied bien peinct et damasquiné de couleurs. » Ce petit objet fait aujourd'hui partie de la collection de l'auteur.



VIII

Il est temps de rentrer à Paris pour donner un coup d'œil au *Cabinet des armes* de Louis XIII [1], aux élégantes et chastes reliures d'Anne d'Autriche, aux médailles et aux livres de Gaston d'Orléans [2]; sa-

---

1. « Le roi estant dans son *cabinet des armes*, ouit le bruit des pistolets; et comme il attendoit impatiemment des nouvelles, le colonel d'Ornano vint battre à la porte du cabinet, et dit que c'étoit fait. Le roi dit à Cluseaux, *çà, ma grosse Vitri*, qui est une carabine que Vitri lui avoit baillée, et prenant son épée hors des pendans, vint à la grande salle, où le colonel arriva en même temps, et dit qu'il avoit vu le maréchal bien mort. » (*Relation de ce qui s'est passé à la mort du maréchal d'Ancre.*) Brienne (*Mém.*, chap. 1er) parle « d'une arbalète forgée, limée et montée de la propre main de Louis XIII, ce qui devait la rendre plus précieuse au roi son fils; je ne l'appris que plus tard de Malo, arquebusier de Sa Majesté et garde du cabinet des armes ».

2. Appendice, note B.

luons en passant les grands noms de Richelieu, de Loménie, de Séguier, et ceux plus modestes de le Coigneux, Bullion, Delanoue[1]; voici le siècle de Louis XIV.

Jusqu'à ce moment nous avons un peu voyagé à la découverte, fouillant de droite et de gauche dans un petit nombre de documents pour retrouver notre chemin. A partir de Louis XIV, tout change d'aspect; on est en pays connu, les routes sont frayées et les guides ne manqueront pas. Félibien, Sauval, Florent le Comte, le Gallois, Germain Brice, les Mémoires du temps, les historiens même sont pleins de détails précieux. Dom Jacob (*Traité des Bibliothèques*, 1644) donne les noms de cent dix amateurs de livres ou de curiosités demeurant à Paris; j'ai trouvé à la Bibliothèque une liste manuscrite des *Curieux des diverses villes* en 1648[2]; Pierre Borel, dans ses *Antiquitez de*

---

1. Le président Le Coigneux employa beaucoup Lesueur; — Bullion, surintendant des finances, possédait des tableaux de prix et une belle bibliothèque dont je possède le catalogue manuscrit; — Delanoue, célèbre amateur de dessins :

> Lanoue intelligent, un vénérable prestre,
> Avec un bon esprit connu sur ce sujet,
> Fit des plus beaux dessins un ample et grand projet.
>
> (*Quatrains de Marolles.*)

Il avait une merveille de Raphaël, *la Vierge au Palmier*, qui fait partie de la collection de lord Ellesmeere. Le Louvre possède 350 dessins ayant appartenu à Delanoue.

2. Voir à l'Appendice, note C.

Castres, donne le *roolle des principaux cabinets curieux* en 1649; une mazarinade fait connaître soixante-treize « célèbres bibliotières [1] »; Spon a dressé la liste des quatre-vingt-cinq principaux cabinets de Paris en 1673 [2]; enfin de Blegny, dans son *Livre commode* pour l'année 1693, compte cent trente-quatre *fameux curieux*. Cent trente-quatre collections importantes, pour Paris seulement, à une époque où le total de la population était le tiers à peine de ce qu'il est aujourd'hui! Voilà certes un chiffre qui donne à penser, et déjà le lecteur demande grâce.

Qu'il se rassure : l'histoire des curieux du grand siècle mérite une étude à part; mais ce n'est point ici sa place. Nous nous contenterons, si vous le voulez bien, d'un aperçu, et le bon abbé de Marolles s'en chargera [3].

« Mais afin d'achever cette longue déduction par quelque chose qui mérite qu'on s'y arrête, qu'on se donne la peine de voir les cabinets de ceux qu'on appelle curieux. Il y en a plusieurs dans Paris de tableaux très-exquis, tels que ceux de Mme la duchesse d'Aiguillon, de M. de Liancourt, de M. le marquis de Sourdis, de M. de la Vrillière, de

1. *Rymaille sur les plus célèbres bibliotières de Paris* (Aubry, 1869).

2. *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon* (Lyon, 1673).

3. Onzième discours : *De l'Excellence de la ville de Paris*, etc., Amsterdam, 1755.

M. de Créqui, de M. du Houssay et de M. de Chantelou. Il y en a de tableaux, de taille-douce et de livres choisis, tels qu'estoient ceux de Claude Maugis, abbé de Saint-Ambroise, de M. le baron d'Ormeille et du sieur Kervel; il y en a de médailles d'or, d'argent et de cuivre, de figures en bronze, de camaïeux, de basses-tailles et de carnioles antiques, avec des peintures exquises, tels qu'estoient ceux des sieurs des Nœuds, Goilar, secrétaire du roi, Gaud, Bretagne, et à présent ceux de M. de Sève, prévôt des marchands, et de Jean Tristan, sieur de Saint-Amant et du Puy-d'Amour, l'un des plus savants hommes qui fut jamais dans la connoissance des médailles et des antiques...; mais par dessus tout cela le cabinet roïal de Mgr le duc d'Orléans est merveilleux en ce genre-là; comme ceux de Mme la duchesse d'Aiguillon et de Mme de Chavigni souffrent peu de comparaison pour la magnificence des crystaux, des lapis, des agates, des onyces, des calcédoines, des coraux, des turquoises, des aigues-marines, des amétystes, des escarboucles, des topazes, des grenats, des saphirs, des perles et des autres pierres de grand prix qui y sont mises en œuvre dans l'argent et dans l'or, pour y former des vases, des statues, des obélisques, des escrins, des miroirs, des globes, des coffins, des chandeliers suspendus et autres choses semblables; de sorte que l'on pourroit dire en quelque façon qu'il ne s'en perdit pas tant au sac de Mantoue qu'il s'en trouve en ces lieux-là, tant la magnificence y éclate, quoique ce soit avec beaucoup moins de lustre que la vertu des deux admirables personnes qui les possèdent.

« Parlerai-je après cela des autres cabinets qui sont dans Paris ? Il y en a qui ne sont que de taille-douce, comme celui de M. de l'Orme, où il a fait une dépense très-considérable; celui de feu M. de la Méchinière et le mien, où j'en ai ramassé plus de quatre-vingt mille différentes. D'autres sont de taille-douce et de dessins à la main des plus excellents peintres, tel qu'estoit le cabinet du feu sieur de la Noue..... Il y a d'autres cabinets de curieux dans Paris qui ne sont que de petites figures de pierreries, tel que celui de M. Feydeau, chanoine de Notre-Dame. Il y en a qui ne sont que d'anneaux, d'autres que de coupes de cal-

cédoine ou d'albâtre et de vases de cristal, de porcelaine et de terre sigillée. J'en ai vu qui n'estoient que de verre de diverses couleurs, comme celui de feu M. l'abbé de Louvois; d'autres ne sont que de lames, de fusils, de carquois, de dards et de traits empennés; d'autres ne sont que de livres et d'instruments de mathématiques, dont Ferrier et Blondeau sont des artisans non pareils; quelques-uns ne sont encore que de ciselures; et celui de M. de Montmort, maître des requêtes, se peut dire composé de toutes ces choses-là; mais les galeries de M. le cardinal de Mazarin, ornées de cent cabinets merveilleux, sont encore remplies de statues antiques de marbre, de bronze et de porphyre, de tapis de Perse d'une longueur prodigieuse, de tapisseries très-riches et de tableaux qui n'ont point de prix. »







IX

RRÊTONS-NOUS un moment devant Mazarin. On a tout dit sur l'homme d'État; la physionomie de l'amateur est moins connue.

Mazarin descend en droite ligne des anciens collectionneurs de Rome. Sa curiosité est l'instinct des belles choses, combiné avec le génie des affaires ; c'est un franc Italien. Il adore les œuvres d'art d'une réputation bien établie, les ameublements de soie et d'or, les splendeurs de l'orfévrerie, tout ce qui attire l'œil et représente une valeur ; mais il adore aussi l'argent, et ces deux passions sont si bien confondues, que l'on a peine à distinguer où finit l'une et où l'autre commence.

Parlez-lui pierres fines, bijoux : il s'y connaît en perfection et rendrait des points à Lescot, son joaillier. Quant au reste, tableaux, sculptures, etc., le cardinal préférerait volontiers la quantité à la

qualité, non que sa galerie contienne des œuvres médiocres; Mazarin connaît trop les affaires pour commettre une pareille sottise. Au jeu, il fait tenir ses cartes par un croupier qui sait mieux jouer que lui; en matière de curiosité, c'est le même procédé. Aussitôt qu'un ballot lui arrive d'Italie, vite on appelle Mignard; au besoin Jabach et Brienne diront leur mot. On fait le tri, et le fretin est envoyé à la criée. « Il faisoit trafic, dit une Mazarinade, par l'intermédiaire d'un sien domestique, de livres qu'il faisoit venir de Rome, de tables d'ébène et de bois de la Chine, de tablettes, de cabinets d'Allemagne, de guéridons à tête de More, et autres curiositez qui se vendoient publiquement dans une salle de l'hôtel d'Estrées, qu'il avait loué pour ce sujet. »

Pour enrichir sa collection à bon compte, les petits secrets ne lui manquent pas. Il chargera de ses acquisitions ses amis d'Italie, et, de préférence, les cardinaux qui possèdent des galeries; Son Éminence sait fort bien que, pour obtenir sa protection ou ses faveurs, ils ne regarderont pas à puiser dans leur propre fonds. S'il échoue de ce côté, il mettra en jeu toutes les ressources de sa diplomatie. Ainsi le cardinal Barberini ne voulait à aucun prix se défaire de l'admirable *Spozalizzio* du Corrège; Mazarin, qui en avait envie, n'était pas homme à le payer cher; il voulait même l'avoir pour rien. Voici ce qu'il imagina : il fait demander le Corrège par Anne d'Autriche en personne. Barberini,

ne pouvant parer le coup, envoie chercher son tableau à Rome et l'apporte lui-même à la reine. « Celle-ci, par honneur, le fit attacher devant lui, dans sa chambre du lit; mais il n'eut pas le dos tourné qu'elle en fit présent à Mazarin, qui avait conduit cette longue intrigue pour être possesseur d'un tableau [1]. »

Ainsi se formait et s'augmentait rapidement la collection, mais elle était destinée à traverser des crises terribles. Quand le ministre fut obligé de quitter Paris une première fois, en 1649, tous ses biens furent mis en vente. Grâce à Naudé, son bibliothécaire, les livres furent sauvés, et les événements permirent à Mazarin de rentrer à temps pour reprendre le reste. En décembre 1651, nouvel arrêt du parlement qui décide que, sur le produit de la vente, il sera « par préférence pris la somme de 150,000 livres, laquelle seroit donnée à celui ou ceux qui représenteroient ledit cardinal à Iustice, mort ou vif, ou à leurs héritiers ». Et Mazarin écrivait à ce propos : « Il sera beau de voir dans l'histoire que le cardinal Mazarin ayant pris tant de soins pendant trente ans, pour enrichir des plus beaux et des plus rares livres du monde une bibliothèque qu'il vouloit donner au public, le Parlement de Paris ait ordonné, par un arrest, qu'elle seroit vendue, et que les deniers qui

1. De Brienne, *Mémoires*, II, 19.

en proviendroient seroient employés pour faire assassiner ledit cardinal[1]. » Cette fois Mazarin avait quitté la France; la bibliothèque fut vendue à vil prix et entièrement dispersée. L'exécution de l'arrêt relatif aux objets d'art fut heureusement ajournée, et, la bourrasque une fois passée, Mazarin put retrouver la plus grande partie de ses meubles.

Depuis, il travailla sans relâche à combler les vides et à refaire sa bibliothèque. A sa mort (1661), le recueil était plus considérable que jamais; il contenait[2] :

676 tableaux des diverses écoles; le Louvre en conserve une trentaine environ : le petit *Saint Michel*, le *Saint Georges*, le portrait du *Castiglione*, par Raphaël; l'*Antiope* et le *Spozallizzio* du Corrège; la *Vierge au coussin vert* du Solario; l'*Antiope* du Titien; son *François Ier*, et un *portrait d'homme;* la *Sainte Vierge et Sainte Anne*, par Léonard; 5 beaux Carrache, des Guide, etc.;

241 portraits;

331 copies;

350 statues ou bustes. Presque tous sont au musée des Antiques. Un certain nombre porte encore la trace des mutilations stupides que leur

1. Franklin, *Histoire de la Bibliothèque Mazarine.*

2. *Inventaire de tous les meubles du cardinal Mazarin*, publié par Mgr le duc d'Aumale. Londres, 1861.

fit subir l'héritier du cardinal, le duc de Mazarin, ce fou furieux qui défigurait les statues à coups de marteau et faisait brûler les tableaux représentant des nudités [1].

21 cabinets d'ébène, d'ivoire, d'écaille, de mosaïque, ornés d'argent et de pierres dures, et une grande quantité de tables en marbre de rapport, de miroirs de Venise, de lustres en cristal de roche, d'appliques, de chenets en vermeil ou en argent [2].

Les objets en matières précieuses montaient à 387,014 livres; l'orfévrerie de la chapelle à 25,995 livres; la vaisselle d'or, de vermeil et d'argent (761 pièces), à 347,972 livres. Deux urnes en agathe et en basalte de la galerie d'Apollon (n°s 75 et 82) portent encore les armoiries de Mazarin. Le coffret à bijoux en or ciselé (n° 110, ancien musée des Souverains) passe pour être un de ses présents à Anne d'Autriche.

Citons encore 411 tapisseries de toute beauté, la plupart brodées d'or et d'argent, estimées 632,000 livres, chiffre énorme pour le temps [3]; 46 tapis de

1. Le charmant *génie du repos éternel* (n° 493 du Louvre) est une des victimes du duc de Mazarin.

2. L'inventaire de 1661 porte un certain nombre de « platz de fayence trouuez en une des chambres aux tableaux », parmi lesquels plusieurs sont évalués 150 et même 300 livres.

3. La tenture de la salle de Henri II au Louvre (ancien musée des Souverains) a très-probablement appartenu à Mazarin. (Invent., page 114.)

Perse d'une longueur prodigieuse; 21 ameublements complets[1] en velours, en satin, en soie brochée d'or ou d'argent et criblés d'applications et de passementeries. J'allais oublier 2,243 aunes de velours et de brocard *en pièces*. Tout cela, bien entendu, n'est que le mobilier de Mazarin ; je laisse de côté les appartements occupés par sa famille et par sa maison, tous garnis avec une grande élégance.

A ces chiffres il convient d'ajouter les 50,000 volumes de la Bibliothèque et ses 400 manuscrits, recherchés de tous côtés par Gabriel Naudé, choisis parmi les meilleurs exemplaires et reliés avec goût par les plus habiles ouvriers de Paris.

Brienne, qui était lui-même un collectionneur, et que ses fonctions près du cardinal (il était son secrétaire) mettaient à même de le bien connaître, parle souvent du goût de notre amateur pour les belles choses, et surtout du prix qu'il y attachait. Voici l'une de ses meilleures pages sur les derniers moments de Mazarin : « Je me promenois, dit-il[2], dans les appartements neufs de son palais. J'étois dans la petite galerie où l'on voyoit une tapisserie toute en laine qui représentoit Scipion.... Le cardinal n'en avoit pas de plus belle. Je l'entendis venir au bruit que faisoient ses pantoufles qu'il

1. Comprenant chacun le lit, les siéges, le paravent, les écrans, etc.

2. Brienne, *Mémoires*, II, XIV.

traînoit comme un homme fort languissant et qui sort d'une grande maladie. Je me cachai derrière la tapisserie, et je l'entendis qui disoit : « Il faut quitter tout cela ! » Il s'arrêtoit à chaque pas, car il étoit fort foible, et se tenoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; et jetant les yeux sur l'objet qui lui frappoit la vue, il disoit du profond du cœur : « Il faut quitter tout cela ! » Et se tournant, il ajoutoit : « Et encore cela ! Que j'ai eu de peine à acquérir ces choses ! Puis-je les abandonner sans regret?..... Je ne les verrai plus où je vais ! » — Je fis un grand soupir que je ne pus retenir, et il m'entendit. « Qui est là? dit-il, qui est là? » — « C'est moi, monseigneur..... » — « Approchez, approchez », me dit-il d'un ton fort dolent. Il étoit nu dans sa robe de chambre de camelot fourrée de petit-gris, et avoit son bonnet de nuit sur la tête; il me dit : « Donnez-moi la main, je suis bien foible; je n'en puis plus..... » et revenant à sa pensée, « voyez-vous, mon ami, ce beau tableau du Corrège, et encore cette Vénus du Titien, et cet incomparable Déluge d'Antoine Carrache[1], car je sais que vous aimez les tableaux et que vous vous y connoissez très-bien; ah ! mon pauvre ami, il faut quitter tout cela ! Adieu, chers tableaux, que j'ai tant aimés et qui m'ont tant coûté !..... »

---

1. Ces trois tableaux, le *Spozalizzio* du Corrège, la *Vénus* (*Jupiter et Antiope*) du Titien, et le *Déluge* du Carrache, sont au Louvre.

Qui m'ont tant coûté, c'est le cri du cœur, et voilà l'homme peint sur le vif.

Gardons-nous cependant de juger Mazarin par ses petits côtés seulement. C'est encore une grande figure d'amateur. D'ailleurs, avons-nous le droit de nous montrer sévères? Nous avons profité, nous profitons tous les jours trop largement de ses trésors pour les lui reprocher. Ne sommes-nous pas les héritiers de sa précieuse bibliothèque? Le Louvre ne s'est-il pas enrichi, grâce à lui, de cent chefs-d'œuvre dont nous sommes fiers à juste titre?

Aussi bien, ce qui sauvera toujours Mazarin, c'est qu'en faisant ses propres affaires, il fait du même coup celles du pays et poursuit un but politique; il veut stimuler le génie national. Le premier en France, il ouvrira sa bibliothèque au public et aux savants; il cherchera, par son exemple, à remettre à la mode le goût des belles collections et de la grande peinture; il fera tout pour populariser parmi nous les modèles de l'Italie. A son appel, Rome, Gênes, Florence, Milan nous enverront une armée de peintres, de sculpteurs, de brodeurs, d'ébénistes, etc. Qu'importent aujourd'hui les faiblesses de Mazarin? Il a formé Colbert et préparé la grande pépinière nationale des Gobelins[1].

1. Appendice, note D.



X

Sous Louis XIV, la curiosité est donc bien vivante et bien entrée dans les mœurs; à ce point que la Bruyère lui consacre un de ses chapitres les plus mordants. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Comme toujours, les bibliothèques, les cabinets de peinture et de sculpture, les recueils d'estampes et de dessins tiennent le premier rang. Leur nombre est considérable, pour Paris surtout, et supérieur peut-être au chiffre actuel de nos collections, si l'on tient compte de l'accroissement de la population[1].

Les porcelaines et les laques commencent à se faire une grande place dans la curiosité. Leur pre-

1. J'ai relevé les noms de 300 et quelques curieux *parisiens* sous Louis XIV (non compris les bibliophiles); on compte environ 650 cabinets de curiosité aujourd'hui, à Paris seulement.

mière apparition en France date du XVIe siècle, et nous avons signalé, dans la collection Robertet, quelques pièces de Chine « *parmi les premières qui soient venues en France* ». Le *Cabinet des Curiositez* de Fontainebleau contenait aussi des échantillons de porcelaines « fort curieusement travaillées avec une infinité de petites gentillesses », et qui provenaient de François Ier [1]. Plus tard, on en trouve encore de loin en loin chez les amateurs; mais ce sont des exceptions, des singularités dont l'extrême rareté fait surtout le prix. La passion n'est pas encore née; elle se déclare vers la deuxième moitié du XVIIe siècle et ne s'est pas encore démentie.

Les cabinets de *curiosité pure* sont assez nombreux. Nous en connaissons déjà quelques-uns par la citation de l'abbé de Marolles; ce ne sont pas les seuls. Allez chez le P. Fauvel, chapelain de Louis XIV, vous trouverez une série de clefs, de sceaux, etc. — Baudelot et le P. du Moulinet vous montreront des poids, des lampes, des lacrymatoires antiques; — Vivant et Maubuisson, des émaux; — Dovin, des instruments de musique; — Targas, une collection d'horloges [2]. A Sainte-

1. *Trésor des merveilles de Fontainebleau.* Quelques pièces en laque figurent à l'inventaire de Mazarin.

2. Targas était secrétaire du roi et parent de Boileau qui composa, à son sujet, l'épigramme connue de *l'Amateur d'Horloges.*

Geneviève du Mont, vous verrez des armes et des vêtements de sauvages, « un grand nombre de souliers de presque toutes les nations du Levant », et, dans un coin, parmi les fossiles et les animaux empaillés, vous pourrez découvrir, en cherchant bien, « le miroir en acier d'Anne de Bretagne, à ses armes et dans sa vieille bordure de bois sculpté et doré [1] ».

J'avoue que le miroir d'Anne de Bretagne ferait meilleure figure dans nos cabinets modernes. Nous sommes sur ce point moins exclusifs que nos pères, et nous avons eu le bon esprit de reconnaître enfin que les créations de l'art familier et intime peuvent devenir des chefs-d'œuvre aussi bien que les tableaux et les statues.

Mais jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les morceaux de ce genre, ainsi que les émaux, les ivoires, les faïences, la plupart des petites merveilles de l'art industriel au moyen âge et à la renaissance, les vases grecs, les ustensiles de l'antiquité, etc., forment une catégorie bien distincte des peintures et des sculptures. En général, on les classe avec les raretés d'histoire naturelle.

Quant au moral, le curieux était alors ce qu'il est aujourd'hui; mêmes passions, mêmes travers. Sans doute les prédilections de chacun sont libres et varient suivant le goût personnel, le tempé-

1. G. Brice. Appendice, note E.

rament, la fantaisie même de l'amateur. André Boulle recherchera de préférence les estampes et les dessins[1]; Lamoignon, les médailles; Girardon, les sculptures[2]; le savant Begon, les portraits et les singularités de l'histoire naturelle; — une des plus étranges était assurément le corps de sa propre fille née avec deux têtes, qu'il conservait précieusement[3]; — Colbert et Jabach[4] feront de l'eclectisme et collectionneront les œuvres de toutes les écoles, sans parti pris; tandis que Chantelou, l'ami fidèle, n'admettra que les Poussin. Que Tavernier se forme un cabinet de pierres fines et d'objets indiens; que le Nôtre, qui a pourtant de fort bons tableaux[5], se passionne pour les *vernis de la Chine,* passe encore. Mais, de grâce, que l'on ne descende pas à des vétilles, et qu'on ne s'amourache pas de *manches de cou-*

1. La passion de Boulle pour les dessins l'entraîna si loin, au dire de Mariette, qu'il mourut fort mal dans ses affaires. Sa collection fut en partie dévorée par un incendie; le Louvre en a conservé quelques débris.

2. Le « cabinet du sieur Girardon, sculpteur ordinaire du roy », a été gravé par Nicolas Chevalier. M. Soulié en a publié le catalogue (1860).

3. Jal, *Dictionnaire critique.*

4. Appendice, note F.

5. Le Nôtre fut un grand amateur. Plusieurs tableaux de son cabinet sont au Louvre (nos 416, 427, 432, 442 et 404 du Musée). Indépendamment des laques de Chine, il recherchait les bronzes, les estampes et les antiques.

teaux en agate, comme le faisait, il y a deux siècles, un certain M. Tourtat [1].

La curiosité jalouse et ombrageuse est encore une faiblesse de vieille date :

Les livres des Roches ont belle couverture,
Mais leur maître n'en donne science ni lecture [2].

L'abbé des Roches peut donner la main à Jacques Cordeau, surnommé *le Bibliotaphe*, et au sieur Gosseau, qui possédait *une curiosité invisible de fort beaux livres d'estampes* [3]. Tous les Gosseau sont-ils morts? Il paraît que non, et la curiosité compte encore, dit-on, des sérails à Paris et en province[4].

Le seul, j'imagine, qui n'ait pas fait école est le voyageur Vaillant; mais en vérité c'était un terrible amateur.

---

1. Spon, *Antiquités de la ville de Lyon*.

2. *Rymaille sur les plus célèbres bibliotières de Paris.* Je dois dire que Dom Jacob, dans son *Traité des bibliothèques*, apprécie tout autrement Michel le Masle, abbé des Roches.

3. Spon, *Antiquités de la ville de Lyon.*

4. « Il peut encore y avoir (à Paris) d'autres singularités; mais comme elles se trouvent chez des particuliers qui ne se soucient pas qu'on le sache, on a jugé à propos de n'en rien dire, pour épargner aux curieux la peine d'aller demander à les voir, au hazard d'être refusez, comme il arrive très-souvent, par la bizarrerie ou par l'impolitesse de ceux à qui elles appartiennent. » (G. Brice, III.)

Comme Paul Lucas, comme Antoine Galland[1], Vaillant courait le monde à la recherche d'antiques pour le compte de Louis XIV et pour le sien. Il venait d'échapper des mains d'un corsaire algérien qui l'avait dévalisé et retenu prisonnier, lorsque, à son retour en France, il aperçoit un nouveau corsaire. Cette fois Vaillant n'hésite pas et avale résolûment une vingtaine de médailles d'or qui lui restaient. Il en fut quitte pour la peur et parvint à gagner Marseille sain et sauf. « Mais, dit un de ses biographes[2], les médailles qu'il avait avalées, et qui pesaient 5 à 6 onces, l'incommodaient beaucoup. Il consulta sur ce qu'il avait à faire deux médecins qui ne purent s'accorder sur le remède. Heureusement la nature vint à son secours, et il avait recouvré plus de la moitié de son trésor quand il arriva à Lyon. Il alla revoir dans cette dernière ville Dufour, un curieux de ses amis, à qui il conta ses aventures, et n'oublia pas l'article des médailles. Il lui montra celles qui lui étaient déjà revenues, et lui décrivit celles qu'il attendait encore. Parmi ces dernières était un Othon qui fit tant d'envie à son ami, qu'il lui proposa de l'en accommoder. Vaillant y consentit pour la rareté du fait, et heureusement il se trouva le jour même en état de tenir son marché. »

1. L'auteur des *Mille et une Nuits*. Il légua tous ses manuscrits au roi en 1715.

2. M. Weïss, *Biogr. univ.*



XI

Au XVIIIe siècle, la curiosité débute brillamment. Crozat, l'un des plus illustres collectionneurs de France, vient s'installer rue de Richelieu (en 1704), avec 19,000 dessins, 400 tableaux, 1,400 pierres gravées, des terres cuites, des estampes, etc.; Gaignières, — encore un beau nom, — met la dernière main à sa collection avant d'en faire donation au roi (1711); Baudelot complète son cabinet d'antiques, en achetant à la succession Thévenot les inscriptions grecques rapportées par le marquis de Nointel; la comtesse de Verrue arrive à Paris avec un budget de 100,000 livres par an pour son cabinet; « ses passions l'avaient faite un instant célèbre, ses livres et ses tableaux lui ont donné l'immortalité[1] ».

---

1. J. Janin, *l'Ami des livres*. Mme de Verrue mourut en 1715 et légua ses tableaux au marquis de Lassay. L'hôtel de Lassay est devenu depuis le palais de la présidence du Corps législatif.

La galerie du duc d'Orléans était alors dans tout son éclat. Ce recueil, le plus splendide peut-être que la France ait jamais possédé, comprenait 478 tableaux de la plus grande beauté et de la plus exquise conservation, 3 Léonard, 15 Raphaël, 31 Titien, 19 Paul Véronèse, 10 Corrège, 12 Poussin, sans compter la fine fleur des Écoles hollandaises et flamandes[1]. Le régent avait passé vingt ans à écrémer les plus célèbres collections de l'Europe, celles de Richelieu, de Mazarin, de Christine de Suède, des Chigi, du chevalier de Lorraine (personnage de fort méchant goût, mais excellent connaisseur). On sait ce que sont devenus ces trésors : le fils du régent eut le triste courage de détruire les nudités, et Philippe-Égalité vendit le reste aux Anglais.

Ces beaux jours ne furent pas de longue durée. Au milieu des excès de l'agiotage et du bouleversement rapide des fortunes, la curiosité change complétement d'allures. Ce n'est plus qu'un défilé de ventes, un va-et-vient de collections qui se font, se défont aussi vite que les fortunes. Les objets d'art ne tiennent pas en place; la cour, le clergé, l'opéra, le commerce, la finance se les

1. *Catalogue of the Orleans Collection Pictures* (Bibliothèque, fonds français 14,845). Ce catalogue fut fait en mars 1788, lors des premiers pourparlers avec l'Angleterre pour la vente de la collection. A la suite de l'inventaire est le texte d'un traité fixant le prix total à 100,000 guinées.

passent de main en main. La moyenne des ventes est de dix à douze par an, ventes publiques d'une certaine importance, bien entendu; celles-là seules avaient les honneurs d'un catalogue; que serait-ce si l'on pouvait compter le reste ? « Tous les amateurs, dit un contemporain, se mêlent de brocantage. Il n'est guère d'*homme à collection* qui ne vende et ne *troque*, soit par inconstance dans ses goûts, soit pour multiplier ses jouissances, soit par amour du gain, soit pour se dédommager sur quelque dupe plus novice du déplaisir de l'avoir été soi-même[1] ». N'est-ce pas Voltaire qui commanditait le brocantage de l'abbé Moussinot ?

A ce régime, la belle curiosité ne tarde pas à s'étioler. De la grande peinture, il n'est plus guère question, elle ennuie. Tous ces petits-maîtres mesurent l'art à leur échelle : tableaux de chevalet, miniatures, groupes de porcelaine, tout ce qui papillote et amuse les yeux, les tabatières, les boîtes, les bonbonnières, etc., voilà leur grande, leur unique passion. Non que ces petits morceaux soient à dédaigner; les friandises ont du prix à leur heure, seulement les palais délicats n'y goûtent qu'en passant, et ne s'y attachent point outre mesure.

Où sont donc les heureux dans la possession, les vrais amoureux ? Hélas ! on les compte. Le grand

---

1. *Chronique scandaleuse.*

Mariette d'abord, — devant ce nom-là chacun s'incline avec respect, — Caylus, Jullienne qui fut l'ami de Watteau, l'expert Gersaint, dont chaque catalogue est un modèle de bon goût et de bon style, son confrère Lebrun dont nous reparlerons, le chevalier de la Roque, *dilettante* aimable entre tous, Quentin de Lorangère, la Live de Jully, quelques autres encore, minorité convaincue et enthousiaste pour qui une galerie n'est pas un caprice passager, une affaire de vanité, encore moins une opération financière.

A ce petit nombre de fidèles ajoutons les amis des livres. Nous l'avons dit, les bibliothèques furent nos premières et nos plus chères collections. Aussi, dans la déroute générale, le bataillon des bibliophiles, la vieille garde de la curiosité, soutint dignement son ancienne réputation et ne se laissa pas entamer. Presque tous mériteraient d'être mis à l'ordre du jour, voici quelques noms au hasard : les ducs d'Estrées et de La Vallière, la comtesse de Verrue et la marquise de Pompadour, le cardinal de Soubise qui possédait les livres des de Thou, Girardot de Préfonds, Fontette, Pontchartrain, Turgot, Malesherbes, Courtenvaux, Livry, le marquis de Paulmy, qui est tout entier à l'arsenal avec 100,000 volumes et 10,000 manuscrits; Bozérian et Didot, noms chers aux bibliophiles... j'en passe, et des plus renommés. La liste des grandes bibliothèques du dernier siècle tiendrait un volume; pour ma part, j'en connais 200 à 300

dont les catalogues sont imprimés, ce qui atteste leur importance. Cette liste, fort incomplète d'ailleurs, ne comprend ni les bibliothèques publiques ou conventuelles, — Paris seul en comptait une cinquantaine, — ni les collections non cataloguées, ni le contingent de la province.







XII

Une eau forte de Baudoin, en tête du catalogue de Tallard, représente assez finement une salle de vente à cette époque. Voici l'huissier-priseur et l'expert à ses côtés, les amateurs et les marchands pêle-mêle entourent la table traditionnelle, et, jusqu'au crieur enroué, rien ne manque au tableau. Dans le fond, les commissionnaires auvergnats, le crochet sur le dos, attendent[1].

Le même catalogue va nous apprendre par le menu comment se passait une vente à la fin du XVIIIe siècle. L'exemplaire que je possède a cer-

---

1. Saint-Aubin a dessiné la vignette que Gersaint met comme frontispice à ses catalogues. Elle est gravée avec plus de finesse que celle de Baudoin, mais elle ne représente que l'*exposition*, tandis que Baudoin nous donne l'aspect de la *vente*.

tainement appartenu à l'un des experts, — Rémy ou Glomy, — qui l'a interfolié et chargé de notes. C'est presque un procès-verbal.

Pendant vingt-huit ans, de 1755 à 1783, Rémy dirigea les plus belles ventes et en dressa les catalogues. Avant lui, Gersaint avait su donner à ces livrets un parfum d'honnêteté et de bonne compagnie; Rémy en fait des annonces commerciales, et sa façon de parer la marchandise dépasse ce que nous connaissons de mieux réussi en ce genre.

Mais la collection de Tallard n'avait pas besoin de réclames; elle se recommandait d'elle-même. Le duc de Tallard (il avait été gouverneur de la Franche-Comté) était un connaisseur difficile. Son cabinet se composait de tableaux, de sculptures, de dessins, d'estampes, de meubles précieux, de porcelaines et de bijoux, en tout 1,132 articles d'un fort bon choix.

La vente eut lieu à Paris, dans l'hôtel du duc. Elle occupa trente-trois vacations (du 22 mars au 14 mai 1756), et produisit 331,369 livres 16 sous : c'est donc un des encans les plus considérables du siècle[1].

La vente journalière ne dépasse pas 35 à 40 articles (à moins qu'il ne s'agisse de dessins ou d'estampes); chaque vacation comprend des objets

1. Vente Quentin de Lorangère (1744), 38,912 livres; — vente Jullienne (1767), 391,676 livres; — vente Mariette (1775), 283,726 livres.

variés, et la nomenclature des articles qui seront *mis sur table* est imprimée à l'avance, mais l'expert est libre d'en intervertir l'ordre; il aura bien soin de commencer par les bagatelles et réservera les pièces de résistance pour l'heure où le feu est aux enchères, où le public se met en ébullition et où le financier fait son entrée solennelle dans la salle. Jusque-là, je ne vois guère de différence avec les pratiques de l'hôtel Drouot[1].

Passons aux amateurs.

Pendant que l'on s'amusait chez nous au petit tableau et à la petite curiosité, les étrangers ne perdaient point leur temps. Les musées de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Dresde, les cours allemandes, les collections privées de l'Europe entière venaient s'approvisionner sur notre marché et nous enlevaient les chefs-d'œuvre dont nous faisions fi. On ne saurait imaginer ce que la France a perdu de la sorte par sa faute depuis la Régence jusqu'à l'Empire.

Vainement quelques esprits clairvoyants déploraient ce funeste aveuglement et signalaient le péril[2]; peine perdue! A la vente de Tallard, riche

1. Appendice, note G. Voir aussi l'excellent travail de notre ami M. le baron Davillier sur *le Cabinet du duc d'Aumont* (Paris, Aubry, 1870).

2. « Ne devons-nous pas espérer que la vente que nous allons faire de ce précieux cabinet réveillera l'attention de nos amateurs, et qu'elle fera renaître en eux ce grand goût qui regnoit il n'y a pas bien longtemps en France, et qui

surtout en grands maîtres, les étrangers nous pillent de plus belle.

C'est d'abord le grand Frédéric. Avant de nous battre à Rosbach, il veut s'essayer la main sur un terrain plus pacifique et nous montrer son savoir-faire. Il emporte de haute lutte, et au prix considérable alors de 20,050 livres, la *Sainte Cécile* de Rubens; une toile magistrale de Paul Véronèse, la *Sainte Vierge à genoux* (15,101 livres); un autre Rubens, l'*Adoration des Mages* (7,500 livres); *Renaud endormi*, par Van-Dyck (6,999 livres); la *Cléopâtre* du Guide, le *Saint Pierre* du Dominiquin, etc.

Après le roi de Prusse, c'est le tour des Anglais. L'Angleterre nous gardait rancune avec quelque raison; lors de sa grande révolution, les amateurs français, Jabach et Mazarin en tête, l'avaient cruellement entamée. Elle avait à cœur de se venger et prenait déjà des à-compte en attendant la grande revanche de 1792. Un Jacques Bassan, composition capitale du maître, payée 11,130 livres; trois

---

semble, pour ainsi dire, s'y être éclipsé ? Presque tous nos cabinets ne sont présentement remplis que de ces petits tableaux flamands et hollandois..... Déjà nos pertes trop fréquentes nous ont suffisamment avertis que les étrangers s'étoient prodigieusement enrichis à nos dépens, et que, si nous n'y prenions garde, ils acheveroient bientôt de nous dépouiller de tous ces excellens tableaux qui ont fait l'honneur de notre païs, et qui y ont été apportés d'Italie, avec tant de soins et de frais. » (Remy, *Catalogue Tallard*.)

Rubens, dont un superbe paysage (9,505 livres), et une quantité d'autres peintures importantes, voilà, pour commencer, sa part de butin.

Le baron Strogonoff représente la Russie. Il s'attaque de préférence aux dessins et aux estampes, et choisit le dessus du panier parmi les maîtres italiens.

La Hollande n'est pas moins intrépide : un André del Sarte (6,300 livres), un Daniel de Volterre (2,426 livres), un excellent Titien, le *portrait de Gozon* (1,140 livres), des toiles remarquables des Carrache, du Guide, du Tintoret, du Gerchin, elle ne laisse rien passer et nous renverra en échange de petits maîtres flamands.

Que fait la France en attendant ? Je vois bien quelques figures sympathiques, Mariette, Julienne, Nattier, Boucher, et deux ou trois célébrités de la finance; le comte de Choiseuil met la main sur un Murillo, le comte de Lauraguais emporte quelques bonnes toiles, la marquise de Pompadour achète une misère. Le reste ne vaut pas la peine d'être cité. Mais le gros de la noblesse a bien d'autres affaires, il n'a d'yeux que pour la porcelaine; et c'est merveille de voir comme le comte de Valentinois, les ducs de Rohan, de Bouillon, de Châtillon, les princes de Richemont, de Monaco, de Turenne, la duchesse de Lauraguais, le comte de Monteclair se disputent les vases et les assiettes, les bouteilles et les pagodes *singulières et plaisantes*.

La lutte est aussi passionnée pour les bronzes, les marbres et les meubles précieux. Là encore les étrangers nous laissent le champ libre; la noblesse même se tient à l'écart. Ce sont les financiers qui se battent entre eux, Blondel de Gagny et Randon de Boisset, Gaignat et Grimod de la Reynière. Bouret de Vezelay paye 5,420 livres un vase de porphyre, et 4,601 livres une table de marbre. Le banquier Paris-Montmartel pousse les enchères sur un lustre de cristal de roche jusqu'à 16,000 livres. Messieurs les traitants ont fort à faire pour meubler à la fois leurs nouveaux hôtels de la Grange-Batelière et les petits palais de Mesdemoiselles Gogo et Cie.

J'ai cité les principales acquisitions des amateurs; celles des marchands ne sont pas moins importantes. Les noms qui reviennent le plus souvent sont ceux de Basan, Rémy, Julliot, Silvestre, Glomy, Joullain, Hucquier. Le total de leurs achats est considérable et suppose un grand mouvement d'affaires.

En effet, le XVIIIe siècle fit la fortune des marchands de curiosités. A vrai dire, on n'en parle guère auparavant, et leur industrie est confondue avec celle des merciers, des fripiers et des revendeurs [1].

A partir de la Régence, ils existent, ils ont

1. Savary, *Dictionnaire du Commerce*, aux mots : *Mercier*, *Fripier*, *Revendeur*, *Brocanteur.*

même un nom imaginé sans doute par l'argot de la curiosité : on les appelle *brocanteurs*. « Le terme de *brocanter*, disait Savary en 1723, qui n'est guère en usage que dans Paris et particulièrement chez les Curieux et les Peintres, ou parmi quelques Marchands Merciers, signifie acheter, revendre ou troquer des tableaux, des cabinets, des bureaux, des bronzes, des tables et figures de marbre, des porcelaines, des pendules, des tapisseries, des paravens, et autres semblables marchandises, meubles ou curiositez. »

Il faut bien le dire, la réputation de ces commerçants était fort équivoque : « On considère le brocanteur comme étant à peu près, à l'égard des tableaux dont il fait commerce, ce que le cabaretier et le maquignon sont à l'égard des vins et des chevaux, c'est-à-dire qu'il est taxé justement ou injustement de vendre ou de troquer, le plus adroitement et le plus avantageusement qu'il le peut, des tableaux et des objets d'art souvent déguisés et frelatés[1]. »

La *Confession publique du brocanteur*[2] est plus explicite encore : « Mon Père, nous allions aux ventes où il se trouvoit ordinairement deux autres sociétés comme la nôtre; nous ne poussions

1. Millin, *Dictionnaire des Beaux-Arts : Brocanter*.

2. Pamphlet du temps imprimé à Amsterdam. L'exemplaire que je possède est de 1776; je ne pense pas qu'il existe une autre édition.

les uns sur les autres que pour la forme; les Tableaux nous étoient adjugés presque pour rien, et nous partagions ensemble le bénéfice par une méthode que nous appelons révision... — Nous simulions des ventes publiques; nous y mettions de mauvais tableaux que nous poussions et enchérissions les uns sur les autres à des sommes exorbitantes, pour faire courir le bruit qu'il y avoit eu à telle vente plusieurs tableaux de conséquence, puisqu'ils avoient monté jusqu'à six, huit, dix, douze, quinze mille livres, plus ou moins, chacun; tandis qu'ils n'en valoient pas réellement la trentième partie... — Mon Père, quand on exposoit en vente quelques tableaux que nous croyions de prix, nous nous mettions deux ensemble... et nous ne cessions de répéter, c'est dommage que c'est une copie : ah! s'il étoit original !... Alors ils se trouvoient adjugés à mes associés presque pour rien... Quand j'avois un tableaù dont je ne pouvois me défaire, je le cachois pendant quelque temps, je le salissois; je le mettois chez quelque pauvre personne de ma connoissance, et j'allois dire à un Amateur que je sçavais un bon tableau sous crasse à vendre chez une personne qui n'en connoissoit pas le mérite; mais que, faute d'argent, j'avois été forcé de manquer cette bonne occasion... et cet honnête homme, trop crédule, alloit bien vite l'acheter... »

Et ainsi de suite; la Confession est longue et les révélations du brocanteur des plus édifiantes.

Ce pamphlet porte la date de 1776. Aujourd'hui, les choses ont dû bien changer depuis que les brocanteurs sont devenus des marchands d'objets d'art, voire des antiquaires. Quoi qu'il en soit, je recommande la lecture de cet opuscule, et le *Cabinet de l'Amateur* (1861-1862) a bien fait de le réimprimer, *ad usum juventutis*.

Je n'ai pas besoin de le dire, alors comme aujourd'hui, le commerce de la curiosité comptait d'honorables exceptions : l'excellent Gersaint, par exemple, Basan, que le duc de Choiseuil appelait *le maréchal de Saxe de la curiosité*, Lebrun, expert et garde des tableaux du comte d'Artois. « On trouve chez lui, dit Thiéry[1], un magasin de tableaux de tous les genres, dont il fait commerce avec une distinction particulière. Il fait aussi les catalogues raisonnés des ventes les plus belles, dont on lui fait souvent l'honneur de le charger. » Je dois dire que les catalogues de Lebrun étaient rédigés d'un autre style.

Lebrun dirigea avec son père les dernières ventes du siècle, celles de la duchesse de Mazarin, de l'abbé Leblanc, du comte de Vaudreuil, de Tronchin, de Grimod de la Reynière, d'Harenc de Presle[2], etc. Il avait lui-même une collection remarquable, et, depuis longtemps, aidé des con-

1. *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*, 1787.
2. Appendice, note H.

seils de sa femme, Mme Vigée-Lebrun, il mettait de côté pour son cabinet ce qui lui passait de meilleur par les mains. En 1791, il fallut tout sacrifier. Pauvre Lebrun ! il lui était réservé de suivre jour pour jour l'agonie de la curiosité; les galeries les plus précieuses tombaient autour de lui dispersées aux quatre vents; sa chère collection n'était plus, et, pour comble d'amertume, Philippe-Égalité le chargeait, en 92, de négocier avec l'Angleterre la vente de la galerie d'Orléans, une de nos gloires nationales !

Ainsi s'éteignait tristement l'ancienne curiosité française, après trois siècles d'un incomparable éclat.





XIII

Ici s'arrête notre étude. Il serait facile de mener le lecteur plus loin, de le faire assister à la résurrection de la curiosité sous la Restauration; de là aux collections contemporaines, il n'y a qu'un pas. Mais la promenade est assez longue pour aujourd'hui; j'ai d'ailleurs encore un mot à dire, et je finis... par où j'aurais dû commencer.

Qu'est-ce qu'un *curieux?*

Et d'abord le mot lui-même, dans l'acception qui nous occupe, est assez moderne; il n'a pas d'équivalent chez les Grecs ni chez les Latins. Quand Pline parle de la curiosité de son ami Stace, il emploie le mot grec φιλόκαλος, *ami du beau* (une noble image et digne de la Grèce !), *erat* φιλόκαλος *usque ad emacitatis reprehensionem;*

César est un *acheteur intrépide d'antiques*[1], et Trimalchion *est fou de l'argenterie, « in argento plane studiosus sum »*. Il en est de même au moyen âge : les *trésors* des grands seigneurs du temps sont leurs *cabinets de curiosités*.

Le Curieux fait sa première apparition, encore incomplète, dans le dictionnaire de Robert Estienne (1531) : *ung homme curieux d'auuoir ou sçauoir choses antiques*, qu'il traduit faute de mieux par *antiquarius*. A partir de Lacroix du Maine le mot est fait : *gentillesses ou gentilles curiositez*.

Voilà pour le mot, essayons de définir la chose. Déjà au XVII[e] siècle on ne s'entend guère ; Ménage, qui faillit mourir de chagrin pour n'avoir pu trouver l'étymologie du mot *brocanteur*, avait imaginé un synonyme passablement prétentieux pour les objets de curiosité, il les appelait des *bijoux savants*; tandis que la Bruyère comprenait dans la curiosité la passion des oiseaux, des pruniers, et Marolles celle des tulipes et des instruments de mathématiques. Le Dictionnaire de Trévoux serre de plus près la vérité; d'après lui, ce mot est « souvent synonyme de choses rares et curieuses en fait de tableaux, de dessins, d'estampes, marbres, bronzes, médailles, etc., *res singulares, eximiæ, raræ* ». Millin est de cet avis, en ajoutant toutefois *tout ce qui peut piquer la*

1. Suétone, *César*.

curiosité par la singularité des formes ou des usages. Mais Mme de Genlis, en 1818[1], persiste encore à comprendre dans la curiosité les collections d'histoire naturelle.

Au moral, même désaccord. On connaît la boutade de la Bruyère : « La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode. » Et l'auteur met en scène des figures du meilleur comique et touchées de main de maître; mais sont-ce là des portraits ? Portraits de maniaques ou de *faux curieux*, soit; comme ailleurs la Bruyère lui-même, sous le nom de dévots, critique les *faux dévots*.

Gersaint, qui connaissait mieux le terrain, l'a étudié avec beaucoup de finesse dans la préface d'un de ses catalogues[2]; pour lui, la curiosité est

1. *Dict. des Étiquettes.* En effet la *menue curiosité* était, en général, réunie aux raretés de l'histoire naturelle. Appendice, note I.

2. Appendice, note J.

une noble passion qui « suppose toujours du goût et du sentiment ». Levesque est d'un avis tout opposé; « on est connaisseur, dit-il, par étude, amateur par goût et curieux par vanité ». Imbert ajoute : « par spéculation ».

Enfin, l'Académie définit assez dédaigneusement notre personnage : « Celui qui fait amas de choses curieuses et rares, ou celui qui a une grande connaissance de ces sortes de choses. » A ce compte, le malheureux qui passe son temps à recueillir des timbres-poste singuliers serait sur le même pied que les Pourtalès, les Luynes, les Dusommerard et les Lacaze.

Où donc est le curieux que nous cherchons ? Un fort bon juge[1] considère que « la condition *sine quâ non* pour mériter le titre de curieux est que tous les objets recherchés offrent un intérêt d'art quelconque, un mérite de main-d'œuvre indépendant de la matière ». C'est aussi mon avis; mettons donc à part les collections d'histoire ou d'archéologie *pures*, les cabinets de sciences ou d'histoire naturelle, les objets même dont le *seul* mérite consiste dans la rareté ou la singularité, et la définition est toute trouvée : notre curieux sera *l'homme de goût qui aime et collectionne les œuvres d'art*. Livres ou bijoux, peintures ou médailles, statues ou estampes, meubles ou re-

1. M. Clément de Ris, *la Curiosité*.

liures, la forme, la matière, l'époque, l'école importent peu, du moment que l'œuvre porte une empreinte d'artiste.

Voilà le type, qui se subdivise lui-même en deux grandes familles : — ceux qui ont une croyance, reconnaissent un dogme et s'y tiennent, — et les éclectiques. Quant aux variétés, chacun peut les grouper à sa guise : le mystérieux avec le chercheur de pierre philosophale; le vétéran calme sous le feu des enchères, à côté du conscrit

... Qui croit tenir les pommes d'Hespérides
Et presse tendrement un navet sur son cœur;

le grandiose qui logerait la Vénus de Milo dans un entre-sol, et le microscopique tombant en extase devant les infiniment petits; l'expansif qui raconte ses bonnes fortunes à tout venant, et le ténébreux qui les cache; le rêveur, l'apôtre, l'arrangeur, le fantaisiste, le platonique, etc., etc.; eh ! qui pourrait compter les mille et une physionomies de ce monde original et si peu connu ? Êtes-vous curieux par tempérament, par étude, par philosophie, par héritage (heureux homme !), curieux de naissance, d'inspiration ou d'expérience, de la veille ou du lendemain, voici votre place; et, dans un coin du tableau, non loin des invalides de la curiosité qui ont payé cher leurs imprudences, nous mettrons, s'il vous plaît, les amoureux de fétiches, les excentriques, les adorateurs de faux dieux, — et le nombre en est grand,

— les insensés, les pauvres fous dont parlait la Bruyère. Quelle peinture n'a pas ses ombres ? et la curiosité est-elle donc une passion privilégiée, pour échapper aux défaillances, aux excès, aux ridicules mêmes, quand la raison lui fait défaut ?

A vous maintenant, ami lecteur, de choisir votre place dans ce cadre. Vous ne manquez pas d'intrépidité, si j'en juge par votre zèle à me tenir compagnie jusqu'au bout ; c'est bien. Avez-vous encore la ténacité et l'inébranlable possession de soi-même de l'homme d'Horace ? Avez-vous le flair du chien de chasse pour arrêter un chef-d'œuvre comme il arrête un perdreau ? Savez-vous attendre, —don précieux !—guetter l'occasion et la saisir au vol, coûte que coûte ? Votre goût est-il sûr, sévère, impitoyable ? Pouvez-vous diagnostiquer du premier coup la restauration la plus habile, la contrefaçon la mieux réussie ? Il n'en faut pas moins aujourd'hui pour arriver ; je ne dis rien de la fortune, hélas ! vous aurez trop souvent à compter avec elle. Depuis tant d'années, et des quatre coins du monde, une nuée d'accapareurs s'est abattue sur la France et nous dispute à prix d'or nos dernières reliques. Le temps des Sauvageot n'est plus, et quand on trouve encore, — le vieux sol gaulois est si riche, — Dieu seul et les curieux savent ce qu'il en coûte.

Mais aussi que de dédommagements ! Quelles jouissances intimes, honorables ! « Après la gloire d'avoir fait les belles choses, l'honneur de les

aimer! » a dit un homme d'esprit, et il avait raison. Que nous importent les jeunes critiques et les vieux philosophes? L'amateur des belles choses, à qui Dieu a fait cette grâce de les comprendre et de les apprécier, est trop bien partagé, il a mis ses plaisirs et ses pensées trop haut pour ne pas dédaigner les coups d'épingle et les coups de boutoir. Il ne prétend pas à la reconnaissance; les heureux n'ont pas besoin d'hommages. Il le sait d'ailleurs : le goût, l'amour du Beau, l'érudition sont des aristocraties, et la foule ne les salue pas.





APPENDICE



Note A, page 33

Michel Tiraqueau était fils d'André, le célèbre jurisconsulte et l'ami de Rabelais. Il avait formé à Bel-Esbat, près de Fontenay, un cabinet de curiosités que le poëte André de Rivaudeau a chanté dans l'*Hymne à Marie Tiraqueau*, sa cousine.

L'auteur parle d'abord de la bibliothèque.

> .... Un recueil de force liures bons
> Tirez de mille endroits de la France et du fons
> Des briz Ausoniens, des presses de Venise,
> Et du pais soufflé par l'haleine de bise.

Puis vient l'éloge de la collection :

> .... Un sainct cabinet, à qui le grand soleil
> Qui voit tout et sçait tout, ne sçait rien de pareil
> En la France aujourd'huy; mille médailles belles
> Qui nous rendent au vif les faces immortelles
> De tous ces pères vieux; et cent vases polis,
> Estoffés d'alabastre et d'ouurage embellis;
> Et des meilleurs pinceaux les plus dignes peintures
> En nombre bien fort grand, et force pourtraitures
> De bosse et de relief, et par l'art de Vulcain
> Des statues de fonte en bronze et en airain ;
> Icy le burin dur, icy l'art qui emaille,
> Icy la damasquine, vn graueur, vn qui taille,
> Et cent autres ont part; d'une assiette d'yeux
> On voit de cent ouuriers les traits laborieux.....

Rivaudeau passe ensuite au cabinet d'histoire naturelle rempli de raretés de tous les pays, avec

.... Les habits de sauuages
Composés dextrement de petits cartilages
De racines d'escorce, et leurs velus chapeaux,
Leurs brayes, leurs tapis, et leurs panaches beaux
Que tu as arrangés en ceste chambre ornée
Où tu tiens, Tiraqueau, le Pérou et Guinée......

Note B, page 45

« Monseigneur Iean Baptiste Gaston de France, duc d'Orléans et de Chartres, fils d'Henry le Grand, frere de Loüys le Iuste, et oncle de Loüys XIV, lieutenant general du royaume de France et gouuerneur du Languedoc, donne de l'estonnement et de l'admiration à toute l'Europe, pour la parfaite cognoissance qu'il a des medalles anciennes : et ie puis dire de ce prince sans flatterie, que ny Alexandre Seuere, empereur des Romains, ny Atticus, grand amy de Ciceron, ny le tres docte Varron, n'ont eus une cognoissance desdites medalles comme luy : et sa curiosité ne se termine pas en icelles, mais encore dans la recherche des bons liures, desquels il orne sa tres riche et splendide bibliotheque, qu'il a dressé depuis peu dans son hostel du Luxembourg, au bout de cette admirable gallerie, où toute la vie de la feüe reine Marie de Medicis a esté depeinte par l'excellent ouurier Rubens. Or, cette bibliotheque n'est pas seulement remarquable pour l'ornement de ses tablettes, qui sont toutes couuertes de velours verd, avec les bandes de mesme estoffe, garnies de passemens d'or. et les crespines de mesme, pour toute la menuiserie qui se void, elle est embellie d'or et de riches peintures. Mais outre cela les liures sont de toutes les meilleurs editions qui se peuuent trouuer ; et quant à leur relieure, elle est toute d'vne mesme façon, avec les chiffres de son altesse reale. Ce

prince fait tous les iours une grande recherche des meilleurs liures qui se peuuent treuuer dans l'Europe; donnant des memoires pour ce sujet, par la solicitation de M. Brunier, son medecin et bibliothecaire, qui travaille continuellement à la perfection de ce thresor des liures et des medalles. » (Dom Jacob, page 476.)

Relégué à Blois, le Duc joignit à sa collection quelques tableaux, des estampes, des pierres gravées, un recueil d'oiseaux et d'insectes; enfin il forma dans ses jardins un musée de plantes vivantes indigènes et exotiques. Le tout fut légué à Louis XIV, et réparti plus tard entre le Louvre et le Jardin du roi.

Note C, page 46

La liste manuscrite que possède la Bibliothèque (manuscrits, fonds français, 14854, fol. 20) ne porte aucune signature, aucune date. L'auteur était probablement du Midi : il écrit *stampes* pour estampes, *illuminer* pour peindre; il paraît d'ailleurs assez au courant de la curiosité dans la région méridionale de la France et ne cite presque aucune ville du Nord. Il aimait les portraits historiques, les raretés d'histoire naturelle, la numismatique; il avait même des monnaies à vendre; je n'en sais pas davantage.

Quant à la date du manuscrit, elle est facile à déterminer. L'anonyme indique, comme existant encore, certains curieux qui figurent comme décédés dans Pierre Borel (*Antiquitez de Castres, 1649*). Donc notre liste est antérieure à 1649.

D'autre part, Chantelou est porté sur la nomenclature anonyme comme possédant les *Sept Sacrements* du Poussin. Or, le Poussin, qui était alors à Rome, commença, pour son ami, *l'Extrême Onction*, le 15 avril 1644, et lui envoya le dernier des *sept sacrements* vers la fin de mars 1648; c'est donc après cette époque que la liste de

la Bibliothèque a été composée. Une autre indication vient confirmer cette date en la précisant davantage : notre anonyme dit que « M. Bluet lui a promis... la monnoye de la paix de Munster ». Le traité de paix de Munster est du 8 septembre 1648; la liste est donc postérieure à cette date, c'est-à-dire qu'elle a été écrite entre les mois de septembre et de décembre 1648.

Voici cette pièce telle quelle, avec son orthographe et ses digressions sur l'histoire naturelle :

CURIEUX DES DIVERSES VILLES

Aix. — Bourrilli, chanoine[1]; — Muleti, chirurgien; — Quines, procureur, mort; — Spagneti, conseiller[2]; — Olivier; — Dagut; — de Renelles, conseiller; — Croisie, peintre, beaux reliefs.

Avignon. — Rustani, marchand de soye, médailles; — Thevenon, stampes, tableaux; — Ribaire, pétrifications[3]; — Valsinède, stampes.

Authun. — Thomas, chantre, curieux en tout[4]; — Crapaudines à une montagne proche la ville, sur le chemin de Lyon.

---

1. « Le cabinet de M. Borilly, duquel les principales raretez sont énoncées dans le Mercure françois, parce qu'il fut visité par le Roy Louis XIII, en mémoire de quoy il lui donna le baudrier de son sacre. Entre les rares choses qu'on void chez luy, il y a un Cyclope et une pierre qui pèse 50 livres, qui tomba du Ciel et brûla longtemps la terre et les pierres de ses environs. » (Pierre Borel.)

2. Pierre Borel.

3. Ribaire était médecin. Borel l'appelle Ribere ou Ribenc.

4 « Thomas, chantre et chanoine en l'église de Saint-Lazare, curieux de médailles. » (Pierre Borel.)

ARLES. — Agard[1]; — Rabatein, conseiller, livres et stampes.

AMBRUN. — Marcassites carrées. — Philibert, marchand.

AUXONNE. — Martène, bailly des terres du marquisat de la Perrière, curieux en...... plantes et instruments de mathématiques.

ALBY. — M. Trapas[2], official, curieux en toutes choses.

BIGORRE. — A Bannières en Bigorre, près la porte de la ville, il y a une fontaine qui produit des pierres carrées, lesquelles rompues, toutes les pièces et parcelles sont toujours carrées.

BOURG EN BRESSE. — Guichenon a médailles et manuscrits. — L'église de Brou et les sépultures des ducs de Savoye.

BAGNOLS. — Bertran, peintre, stampes et tableaux.

BRETAGNE. — Se trouvent des pierres avec des muscles.

BARBANTANE. — Contre la porte de la ville est un roc où se forment des pierres appelées langues de serpents.

BOURDEAUX. — Trichet[3], advocat, choses naturelles.

CASTRES. — Entre Castres et Gays, proche la maison du comte de Bioule[4], au-dessous la maison Dorifat, se trouvent des pierres longues dans lesquelles est un canal dedans comme d'eau glacée.

CHAMBÉRI. — M. Granat a belles médailles antiques et des graveures de verre.

CHAMOUSSET. — A Saint-Laurent du Placu, proche de

---

1. J'ai parlé de ce cabinet page 39.

2. « Le sieur Etienne Trapas, chanoine de Saint-Salvy, a ramassé 300 tableaux exquis, 3,000 volumes, la pluspart rares, beaucoup de manuscrits, tailles douces curieuses, coquillages, médailles, reliefs antiques, etc. » (Pierre Borel.)

3. « Le cabinet de *feu* M. Trichet. » (P. Borel.)

4. Sénéchal de la ville et du comté de Castres, et lieutenant général pour le roi au bas Languedoc.

S. Martin l'Estra, se trouvent des pierres qui estant rompues, l'on voit dedans diverses figures bien représentées.

Clermont en Auvergne. — Lorfelin, orfévre, médailles, dessins; — Savaron; — L'Erleu; — Nuger, conseiller; — Vedeville, chanoine.

Daufiné. — Pierre d'irondelles; la tour sans venin; caves de Sassenage; montagne inaccessible; fontayne qui brusle [1].

Dieppe. — Un curieux qui a plusieurs raretés des Indes.

Dijon. — Vacherot, qui vend des tableaux; — Soirvit; — Monges, conseiller; — Godran, advocat; — Lamarre, bibliothèque, conseiller; — Lautin, conseiller au Parlement; — de Chevanes, advocat à Dijon, qui entend parfaitement les vieilles monnoyes [2]; — Peletriet, tailleur, a cabinet de raretés de nature.

Digne. — Tomatori, Taxier, prestres; — Barra, marchand; — Bologne, apothicaire.

Forcalquier. — A Limans, près Forcalquier, il y a une pierrière de pierres rouges, dans lesquelles se trouvent des rats, serpents, oyseaux et arbres bien figurés.

Grenoble. — Dauby, mort; — Marnans, maistre des comptes; — le bailly de Saint-Marcelin; — Levesque, tableaux et bagues [3]; — le capitaine Videl, demeurant à Meins, à quatre lieues de Grenoble, a quantité de papillons

1. Jodocus Sincerus (Zinzerling), dans son *Itinerarium Galliæ,* parle aussi de la *tour sans venin* et de la *fontaine qui brusle,* à Grenoble.

2. « M. N. de Chevanes, natif d'Autun, advocat en Parlement, est homme docte et curieux des bons liures, desquels il a une grande cognoissance, ce qui a fait que sa bibliothèque est digne de considération. » (Dom Jacob.)

3. Levesque est-il un nom propre ou s'agit-il ici de « Pierre Scarron, evesque de Grenoble », cité par Pierre Borel et par Dom Jacob?

bien peints; — de la Baume, conseiller, stampes; — Boutiron, ministre, stampes.

Langres. — M. Tibaut, chanoine, antiques et médailles; — la veufve Petit; — Véron, advocat.

Londres. — M. Jan Bargrave, gentilhomme de Cantorbery.

Lyon. — Masirani, stampes, dessins; — la veufve Dumay, tableaux; — M. May, tableaux; — Le Milanois [1]; — Cochardet; — Roger; — Coadjuteur des Chartreux; — Bernoudi; — Alexandre Perolier; — Olivier, contrepoinctier; — Morvieu, tableaux; — Bono, tableaux; — Fervières.

Metz. — Cheveni.

Montbrison. — Girard; — le Doyen, tableaux; — Lamure Secretain, médecin.

Montpelier. — Ranchin; — Catelan [2]; — Jardin du Roy.

Moulins. — Chasserel, oyseaux contrefaits; — Figeau; — veufve d'un orfévre, stampes.

Marseille. — La Baume Roland; — grottes de l'hermitage et désert de Saint-Morin, à deux lieues de Riès se trouvent des......; — Chembon, idoles d'Egypte pour serrer des momies.

Majorque. — Mirthes près la ville, avec des caractères antiques sur leurs feuilles.

Martigues. — Bertran, vicaire de Ferrières.

Montferran. — Vignole, escrivain.

Mascon. — Chambre, commissaire; — Croset, peintre.

---

1. Ce *Milanois* était peut-être « Braguete, opérateur italien », que Pierre Borel cite parmi les curieux lyonnais.

2. François de Ranchin et Laurens Catelan, apothicaires, étaient morts du temps de Borel qui parle du cabinet de *feu* Catelan comme étant « le premier pour les antiquitez et le second pour les choses naturelles ». Jodocus Sincerus, lors de son passage à Montpellier, ne manqua pas de visiter « Laurentium Catellanum Pharmacopœum, Germaniæ linguæ pergnarum », qui fabriquait de l'excellent *alkermès* et avait décoré sa boutique d'inscriptions en vers allemands. (*Itinerarium Galliæ.*)

Milan. — Manfredo Settala, canonico, en toutes raretés.

Nantes. — Florenceaux.

Nismes. — Tournier [1]; — Fabri, médecin; — Pistori [2].

Nevers. — L'abbé Saint-Martin, tableaux.

Narbonne. — Garrigue, médecin [3].

Paris. — Naudin, médailles [4]; — Charron, médailles et monnoies, étoit sur le quay de Bourbon, en l'isle Notre-Dame ; — Perrichot, méd., tableaux; — La Noue [5], stampes, marcassites; — Fedeau [6], chanoine, figures en pierreries; — Montmaur [7], maistre des requêtes; — Destouches, maistre d'hostel du Roy; — le Chastre; — Du Fresne [8]; —

1. Cité par Borel.

2. « Degit hic (à Nismes), vir eruditus Christianus Pistorius Germanus, Professor, qui solet Germanis adventantibus adesse et de visu dignis referre. » (*Itinerarium Galliæ.*)

3. « A Narbonne, M. le baron de Fabresat, qui a acheté le cabinet de M. Garrigues. » (Pierre Borel.)

4. Suivant Borel, il y aurait eu à Paris deux collectionneurs de ce nom : « M. Nodin, chirurgien, et M. Nodin, apotiquaire ».

5. Desneux De la Noue, célèbre amateur de dessins et d'estampes. J'en ai parlé page 46, note 1.

6. « Il y a d'autres cabinets de curieux dans Paris, qui ne sont que de petites figures de pierreries, tels que celui de M. Feydeau, chanoine de Notre-Dame. » (De Marolles, *Mémoires*, 3e partie.) Henri Feydeau était l'un des aumôniers de Louis XIV.

7. « Quelques cabinets ne sont que des ciselures, et celui de M. de Montmort, maître des requêtes, se peut dire composé de toutes ces choses-là. » (De Marolles, id.)

8. Probablement Raphaël Frichet, sieur de Fresne, bibliophile. Louis XIV acheta sa bibliothèque.

Père d'Harlay, de l'Oratoire; — M. d'Harlay [1], maistre des requestes, monnoyes, médailles, livres; — Maridat [2], médecin, livres; — Masure, aumosnier de la petite escurie; — Varin [3]; — Kermée; — La Court, qui revend des curiosités; — Damoyselle du Verger, Angloise; — Chantelou [4], les sept Sacrements d'après Poussin; — De l'Orme [5], stampes; — Gaumont, advocat, portraicts des premiers présidents; — De Sens, médailles; — de Montmor [6], maistre des requestes; — Séguin, doyen de Saint-Germain, médailles; — Robin [7], choses naturelles; — Richaumon [8], pierres gra-

1. « M. du Harlay, procureur général au Parlement, rue d'Orléans, très belle bibliothèque, médailles antiques et modernes, agathes fort rares et quantité de belles statues de bronze antiques et modernes. » (Spon, *Antiquitez de la ville de Lyon*, 1673.)

2. Le Gallois cite un M. de Meridat comme bibliophile.

3. Peut-être Jean Warin, contrôleur général des monnaies et graveur de médailles.

4. Paul Fréart de Chantelou, secrétaire de Sublet des Noyers et le célèbre ami du Poussin. Il demeurait rue Saint-Thomas-du-Louvre, et possédait une belle collection de tableaux composée surtout des œuvres du Poussin.

5. Charles Delorme, premier médecin de Gaston d'Orléans. L'abbé de Marolles consacre cinq quatrains à ce grand collectionneur d'estampes, qui forma, « au prix de vingt mille écus », le recueil le plus riche de France.

6. Je ne sais si ce nom fait double emploi avec l'homonyme cité plus haut, ou bien s'il s'agit d'un autre Montmor, amateur d'estampes, cité par l'abbé de Marolles, dans son *Livre des peintres*, et par Spon, dans les *Antiquitez de Lyon*.

7. « D'autres cabinets sont des singularités de la nature, dans les plantes, les fruits, les minéraux et les animaux desséchés, comme celui du sieur Robin. » (De Marolles.)

8. « M. de Richaumont, en l'isle du Palais, sur le quay de Bourbon, petits tableaux très frais et pierres précieuses » (Spon.)

vées et de relief; — Triboulet [1], pâtissier, armes; — Leblon [2], vendeur de stampes; — Cherchomon, curieux de médailles antiques, marchand cogneu par Geofray le gantier; — Le Charon, auditeur des comptes, chez Gomont, en l'isle Notre-Dame, sur le quay de Bourbon.

Poitiers. — M. de Gesnes, président. — Pierres d'aymant à deux lieues de la ville.

Paris. — M. Bluet [3], advocat en Parlement, rue de la Bucherie, m'a promis le portrait d'un cordelier pour celuy que j'ay double de Pinigarole [4], la monnoye de la paix de Munster, des empreintes de pierres de M. de Richomon, et de me faire vendre des médailles.

M. Bouteron, conseiller en la court des monnoyes, fait graver toutes les monnoyes de France antiques, et des barons.

Rion. — La Mote, peintre.

1. Ce pâtissier-amateur ne s'appelait pas Triboulet, mais Tribou; il demeurait vis-à-vis Saint-Germain-l'Auxerrois. Pierre Borel en parle : « Le cabinet de Tribou, du petit pâtissier vis-à-vis de Saint-Germain ». Petit pâtissier était devenu grand, car l'abbé de Marolles, parlant de l'*excellence de la ville de Paris :* « Y a-t-il ailleurs, s'écrie-t-il, des patissiers, des cuisiniers et des confituriers qui soient comparables à ceux de Paris ? En quelle réputation ont été Cormier, Poliac, Coefier, le Clerc, *Tribou*, la Basoche, Guille et la Varenne, qui en a même fait un livre exprès ! » En 1673, le cabinet existait encore, et peut-être Tribou s'était-il retiré des affaires, car Spon l'appelle : « M. Tribou, près Saint-Germain-de-l'Auxerrois, tableaux, armes des Indes, couteaux de Turquie et de Perse. »

2. Je suppose que ce marchand d'estampes était un connaisseur subtil, car de Marolles parle du « défiant Le Blond ». (*Livre des Graveurs.*)

3. Bluet, avocat au Parlement, bibliophile distingué. (Dom Jacob, page 501.)

4. Panigarole, célèbre prédicateur de l'ordre des Cordeliers, mort en 1594.

Rohan. — Chenevari, médailles modernes.

Rohane. — Près de Rohane, à un village nommé Floris, entre le chasteau de Danechin et Saint-Bonet, l'on trouve de gros limaçons pétrifiés.

Rome. — Julio d'Elbène, médailles modernes; — Carlo del Pozzo; — Francesco Corvini, a papillons et insectes qu'il illumine luy-mesme.

Romans. — Robin, peintre, desseins.

Saint-Estienne. — Javel, ciseleur, médailles, stampes, gardes d'espées.

Saint-Flour. — Blansi, peintre, médailles, stampes, dessins, cornalines.

Troye. — Bonhomme [1], chanoine.

Turin. — Trimieri, horloger.

Vienne. — Torchebaron et Pelisson, tableaux; — Godard, advocat, médailles; — Brandolin, méd.; — Chanfort, méd.; — De Fasson; — Saint-Agnan.

La Voute. — Soubs le chasteau, se trouvent des pierres à la ressemblance d'os d'hommes cariés... — Un cabaretier du fauxbourg, vis-à-vis le Cheval Blanc, a stampes, tableaux, portraits.

Valence. — Froment [2], stampes; — Saint-Jean, moine de Saint-Ruf, stampes; — Chalineau, peintre.

Note D, page 58

Voici ce qu'était encore le palais Mazarin, en 1698 :

« Il n'y a point de lieu dans Paris, où il y ait plus de curiositez, ni qui soit rempli d'une plus grande quantité

---

1. Cité par Pierre Borel.

2. « La Bibliothèque de M. Fromant, Professeur en Droit en l'Université de Valance, est réputée pour très célèbre, à cause de la multitude de ses livres en la Iurisprudence. » (D. Jacob.)

de meubles précieux, que celui-ci. La face du logis du coté de la cour, est de brique et de pierre de taille, avec deux statues de marbre blanc, qui font un bel effet en entrant. L'escalier est à main droite, il conduit aux appartemens, qui sont composés de plusieurs chambres, dont les plafons sont ornés de dorure et de peintures des meilleurs maîtres du temps. Pour des meubles, on y en voit par tout de magnifiques, dont on change à chaque saison de l'année. La garniture d'orfévrerie d'une de ces chambres qui consiste dans un grand lustre, des chenets et quelques autres pieces, est du dessein du Cavalier Bernin; ce que les curieux estiment plus que le métal, dont elles sont fabriquées. Après avoir passé plusieurs autres chambres de plein-pié, tendues de riches tapisseries rehaussées d'or et d'argent, on entre dans une longue galerie, remplie de chaque coté de cabinets garnis de pierreries et de cizelures d'or et d'argent, qui sont sur des tables de marbre, ou de pièces rapportées. On y verra aussi des vases de jaspes et d'albâtre, de diverses grandeurs, avec de petites statuës de bronze, d'un travail exquis. Le plancher de cette galerie est couvert d'un tapis de Turquie, tout d'une piece, d'une longueur extraordinaire. Les appartemens d'en-bas ne sont pas moins magnifiques. Toutes les salles qui le composent, sont pleines de cabinets d'Allemagne, et de la Chine, avec des coffres de vernis du Japon, d'une legereté et d'une odeur admirable. Il y a avec cela un grand nombre de statuës de marbre que l'on a fait venir d'Italie avec une dépense extraordinaire. Sur une table de ces salles, on remarquera une petite figure de marbre, haute environ d'un pié, qui represente une Sibile tenant un livre à sa main, que l'on estime par dessus les autres. Le roy a eu beaucoup de ces statuës ; mais il en reste encore de très belles, aussi-bien que des tableaux rares : entre autres un du Guide, qui représente la Vierge occupée au travail, qui est d'une grace toute particulière..... Dans une autre chambre qui est proche, il y a de grandes tables de pierres rapportées, et de marbre. La gallerie basse et le sallon par où on doit passer, sont aussi remplis de bustes et de statuës antiques. Cette gallerie est de la même longueur que celle dont on a déjà parlé. Enfin on ne sauroit trouver

ensemble une plus grande varieté de belles choses, des horloges, des pendules extraordinaires, des statuës d'argent et de vermeil doré, des vases de même matière, et en grand nombre. Le jour de la Feste-Dieu l'on expose une partie des riches tapisseries de cet hotel, et il y en a suffisamment pour tendre une ruë presque entiere. Devant la porte on met les caparaçons en broderie d'or et d'argent, que le cardinal Mazarin fit faire pour les cérémonies du mariage du roy. Ils sont d'une magnificence et d'une richesse surprenante : ceux des mulets et des chevaux de main sont brodés sur du velours cramoisy avec les armes de ce ministre au milieu, et des devises aux coins, accompagnées d'ornemens. Enfin on ne sçauroit dire tout ce qu'il y a de beau et de riche dans ce magnifique palais. » (Germain Brice, ed. 1698.)

NOTE E, PAGE 61

Pierre Borel, dans son ouvrage sur les *Antiquitez de Castres* (Arnaud Colomiez, 1649), donne le catalogue descriptif de son cabinet divisé comme suit : 1° *les raretez de l'homme;* 2° *des bestes à quatre pieds;* 3° *des oyseaux;* 4° *des poissons et zoophites de mer;* 5° *autres choses marines;* 6° *insectes et serpens;* 7° *des plantes et premièrement des bois et racines;* 8° *des feuilles;* 9° *des fleurs;* 10° *des gommes et liqueurs;* 11° *des semences ou graines;* 12° *des fruits rares;* 13° *autres fruits et semences;* 14° *des minéraux et premièrement des pierres;* 15° *choses changées en pierre;* 16° *autres minéraux;* 17° *des antiquités;* 18° *choses artificielles.*

On voit que Pierre Borel était médecin et s'occupait beaucoup de l'histoire naturelle. J'extrais ce qui suit des deux derniers chapitres du catalogue.

« Diuers liures manuscrits (du temps qu'on ne sçauoit imprimer), et entre autres une Bible en parchemin. Grandes quantités de medaillons et medailles antiques, d'argent, de

bronze et plomb, romaines, grecques, gotiques et hebraiques, toutes dans leurs armoires et chassés. Des médailles ou figures sur l'esmail et la nacre. Beaucoup de monnoyes de diverses nations. Beaucoup de graveures antiques, toutes dans leurs estuis. 450 rares tailles douces tant antiques que modernes des meilleurs autheurs, comme Michel-Ange, Raphäel, Lucas et Albert, mises dans un fort grand livre. Des fleches antiques. Des cottes de maille. Lances, bouclier, chausetrapes, flasques de corne de buffle, masses d'armes ayant de petits moulins dans le manche, et autres armes du temps passé......

« Diverse poterie d'Italie, rare, en forme de bassins, plats, pignes, coqs, dauphins et vases. Un très beau plat de fayence où est représentée l'histoire d'Andromède......

« ...... Quatre liqueurs en une fiole, representans les quatre elemens, qui sont distinctement séparées. Cinquante portraits à l'huile, excellens, grands ou petits, desquels il y en a quatre de fort grands, douze de Rome, et les autres de Flandres et Paris, et un excellent original ancien, sur le cuivre, a sçavoir un petit *Ecce Homo*. Seize autres petits tableaux de miniature, vingt grands de destrempe, deux de marbre en bosse et deux sur velin, couverts de talc et garnis d'ebene. Il y en a sur la toile, cuivre, et bois, et sont tous cornichez ; leurs representations sont des histoires, nudités, hommes illustres, fruitages, paisages, etc. »

« Un fromage et un pain, et trois plats de carton verni qui sont très bien travaillez. Un cabinet d'essences et autres choses chimiques. Une poudre faisant changer l'eau commune en ancre. Une poudre qui change l'eau en vin. Une saliere antique de esmaillé de l'ouvrage des Penicaux. Les douze Cesars aussi de cuivre esmaillé........ »

Note F, page 62

Voici un nom oublié par la Biographie universelle, par le Dictionnaire de Bouillet, par les Historiens; Jabach n'a

point fait parler de lui sur les champs de bataille, ni sur les grands chemins : ce n'était qu'un curieux.

D'abord banquier à Cologne, Evrard Jabach, « enrichi du païs d'où nous vient le tabac [1] », vint se fixer à Paris et prit la direction de la Compagnie des Indes orientales. Il était passionné pour les arts et connaisseur excellent ; son jugement faisait autorité. Avec son immense fortune, Jabach devait réussir.

C'était alors le temps des grandes ventes en Angleterre, le temps des révolutions. Nos voisins nous laissaient enlever leurs dépouilles, se promettant bien de nous rendre la pareille un jour ; en 93, ils n'y ont pas manqué. Jabach eut de belles occasions et sut en profiter ; mais ses plus brillantes conquêtes datent de la fameuse vente de Charles Ier (1650 à 1653). Les acquisitions de Jabach furent superbes, et dès lors son musée prit une importance sans égale.

Pendant dix-sept ans, l'hôtel de la rue Saint-Médéric (Saint-Merri) [2] fut le rendez-vous des curieux de l'Europe entière. Tout y était d'une qualité exceptionnelle, les tableaux comme les dessins, les bronzes comme les marbres. Les bénéfices de la Banque passaient tous en acquisitions de curiosités.

Jabach fut-il trop prodigue, ou moins heureux en affaires ? Je l'ignore, mais les mauvais jours arrivèrent, il fallut se résigner à un douloureux sacrifice. Il vendit d'abord ses *Corrége* au cardinal Mazarin ; bientôt (en 1670), ce fut le tour de la collection tout entière.

M. Reiset a raconté tout au long les négociations entre Colbert et Jabach, le ministre défendant avec âpreté les intérêts de son roi, l'amateur luttant entre le besoin d'argent et sa passion pour ses trésors, et conjurant Colbert de le traiter « en crestien, non en More ». En mars 1671, la situation s'aggravait, le malheureux banquier rendit gorge, et le marché fut conclu. Le roi acquerrait 5,542 dessins et 101 tableaux au prix dérisoire de 200,000 livres.

---

1. De Marolles, *quatrains.*

2. Il existe encore, ainsi que le passage Jabach, au nº 42.

Jabach s'était réservé un certain nombre de dessins, et tout porte à croire qu'il entreprit une nouvelle collection, car, en 1692, son cabinet est encore cité par Blegny. A sa mort, ses nouvelles acquisitions échurent à Crozat, puis à Mariette, enfin au Louvre. Quant aux *Corrége* vendus à Mazarin, Louis XIV les racheta en grande partie; le Louvre possède donc le recueil de Jabach presque complet.

C'est à Jabach que nous devons : l'*Antiope* du Corrége, — le *Ravissement de saint Paul*, du Poussin; — *Suzanne, Judith et Holopherne*, l'*Évanouissement d'Esther*, *Eliezer et Rebecca*, de Paul Veronèse; — du Titien, les *Pèlerins d'Emmaüs*, la *Mise au tombeau*, la *maîtresse du Titien, Jupiter et Antiope*; — du Giorgione, le *Concert champêtre* et la *Sainte Famille*; — le *portrait d'Erasme*, par Holbein; — la *Sainte Cécile* du Dominiquin; — le *Saint Jean-Baptiste* de Léonard; — la *Nativité, Vénus et Vulcain*, le *Triomphe de Titus et de Vespasien*, par Jules Romain; — une *Sainte Famille*, du Garofalo; — le *Pas de Suze*, de Claude Lorrain; — et d'autres ouvrages excellents du Guide, du Guerchin, du Carrache, de Perino del Vaga, de Lanfranc, de Palme le Vieux, de Spada, du Caravage, etc.

Presque tous ces tableaux sont d'une beauté sans égale et d'une célébrité européenne. Quant aux dessins, bornons-nous à dire, avec M. Reiset, « qu'aucun musée public ou particulier ne peut en montrer les équivalents[1] ».

Tel est le monument merveilleux que Jabach nous a laissé : un trésor sans rival dans le monde, une réunion de modèles incomparables dont l'étude n'a pas peu contribué à la supériorité de l'École française! En quoi cela peut-il intéresser les Dictionnaires de biographie?

1. *Catalogue des dessins du Louvre*. Préface.

NOTE G, PAGE 73

« L'homme que la simple curiosité attire à une vente, est toujours surpris de voir succéder en un instant sur un même objet, la chaleur à l'indifférence, la lenteur des enchères sol à sol à la marche rapide des pistoles, des centaines de livres. Il se plaît à contempler sur le visage de l'amateur cette indécision qui accompagne visiblement son goût le plus décidé, le desir qu'il auroit que l'on prolongeât l'intervalle des enchères. Il sourit de la figure composée du marchand qui feint à chaque instant d'abandonner un objet qu'il brûle d'avoir en sa possession, et qui n'agit ainsi que pour presser de plus en plus l'amateur à se déterminer ; conduite d'autant plus adroite qu'il sait que par un pareil moyen, ou il lui fera sauter le fossé, ou il l'en empêchera entièrement. Le zèle de l'huissier-priseur n'échappe point à son œil observateur ; car celui-ci le redoublant à proportion de la somme attachée à l'article, a grand soin de réveiller l'engourdissement de l'amateur par les répétitions continuelles de ces mots : *dites-vous ; dit-on ? M. dit-il ? Personne ne dit mot ? je vais adjuger ; vous ne dites mot, M., je vais adjuger*, etc., sans cependant aller aussi vite qu'il paraît le promettre, espérant toujours que la valeur augmentera, ainsi que son bénéfice, et, par contre-coup, celui de la bourse commune. Enfin, dans une vente publique, tout est également susceptible d'intéresser ; depuis l'officier en exercice qui adjuge, jusqu'à celui qui ne vient que pour se chauffer ou dormir, tout sert de leçon aussi utile qu'agréable. »

Il est impossible de peindre plus exactement les ventes de l'hôtel Drouot, en 1873, et pourtant cette description date de 1786. Elle est tirée d'un petit livre fort rare, intitulé : « Réflexions sur la peinture et la gravure, accompagnées d'une courte dissertation sur le commerce de la curiosité et les ventes en général, etc., par C.-F. Joullain fils aîné, à Metz, 1786. »

NOTE H, PAGE 79

Comme échantillon des collections de cette époque (fin du XVIII[e] siècle), nous choisirons celle de M. Harenc de Presle, dont l'hôtel était situé au n° 24 de la rue du Sentier.

« Ce cabinet, dit Thiery, dans son *Guide des Amateurs* (1787), placé au premier étage au fond de la cour, est contenu dans plusieurs pièces. Après avoir traversé le premier antichambre, on trouve sur la gauche une seconde pièce où est la bibliothèque : elle est ornée d'un grand et superbe tableau d'*Eustache le Sueur*, représentant Marthe et Marie devant Jésus-Christ [1] ; d'un autre grand et bon tableau de *Bourdon*, représentant la mort de Didon ; d'une Judith par M. *Lagrenée* l'aîné, directeur de l'Académie de France à Rome ; d'un portrait par *Rubens;* d'une Vierge, de *Carlo Cignani;* d'un *Jean-Paul Panini,* représentant Notre-Seigneur au milieu des Docteurs, dans le temple de Jérusalem [2]. On remarque encore dans cette pièce de beaux dessins, de *Bouchardon*, *le Sueur*, *M. M. Robert*, *Perlin*, etc., et de charmantes terres-cuite de *Sarrasin*, *le Pautre*, *François Flamant*, *Mignot*, *la Rue*, *Bouchardon*, et de M. *Clodion*, et des vases de porcelaines et de marbre.

Le sallon où l'on passe ensuite est magnifiquement décoré de glaces et dorures. Dix consoles superbement dorées y soutiennent des vases et des figures de marbre copiés d'après l'antique, par les meilleurs maîtres ; une Hébé en marbre, par *Saly* [3] ; une riche garniture de cheminée,

---

1. Vendu 1,199 livres à la vente de Pontchartrain, en 1747.

2. Vendu 1,104 livres à la vente Randon de Boisset.

3. Cette figure avait appartenu à M[me] de Pompadour, qui l'avait mise à Bellevue.

avec la pendule, d'ancienne porcelaine violette, et des vases de porcelaine ancienne de diverses couleurs, ornés de bronze, dorés d'or moulu. On y voit six tableaux capitaux, savoir : une Magdeleine du *Guide*, et de son meilleur temps; Ganimède, par *Carlin Dolcé;* la Justice, par *Romanelli;* Andromède, par *Guido Cagnacci*; et deux superbes tableaux de *Murillos*, représentant, l'un, le bon Pasteur, l'autre, saint Jean-Baptiste [1].

Du sallon on communique au cabinet, sur la droite duquel, en face des croisées, sont une Sainte-Famille, par *Rubens*, et du bon tems de ce maître; un joueur de guitare, par *Van-Dick;* une sainte Catherine, par *Carlin Dolcé;* un tableau de M. *Vernet*, faisant pendant à un beau *Berghem*. L'on apperçoit au-dessous dans une superbe armoire de Boule, dont les portes sont de glaces, quantité de vases d'agathe, de crystal de roche, et autres pierres précieuses, ainsi que des porcelaines de première qualité, et des coquillages d'un beau choix et riches en couleurs. On remarque sur les côtés de la porte d'entrée un magnifique tableau de *Bourdon*, représentant le départ de Jacob de chez Laban [2]; au dessous, un beau *Teniers*; un tableau de *Sébastien Ricci*, et un autre du *Corado*.

La cheminée est garnie d'une superbe jatte de jaspe sanguin, de dix pouces de diamètre, soutenue par trois enfans de bronze doré d'or moulu, portés sur un socle de jaspe monté en bronze; de deux vases de prime d'améthiste, avec ornements de bronze, d'autres vases de porcelaine jaune, montés *idem*, et deux autres de laque sur deux fûts de colonnes de serpentin; sur les côtés sont un paysage de *Paul Brill*; une Vierge du *vieux Palme*; un beau tableau de *Gérard Leyresse*, et un autre de *Ciro-Ferri*. On trouve

---

1. La Justice de *Romanelli* avait été payée 1,100 livres en 1775, à la vente d'Hauteville; les deux *Murillo* venaient de la collection de la Guiche (12,999 livres).

2. Avait appartenu au prince de Conti. M. Harenc de Presle l'acheta 1,800 livres à la vente du comte Merle, en 1784.

encore dans cette pièce de superbes meubles de Boule, de gros vases de porphyre rouge, avec ornemens de bronze doré; quatre magnifiques vases d'ancienne porcelaine du Japon, sur consoles de marqueterie de Boule, et quantité d'autres vases d'ancienne porcelaine, de granit rose et gris, le tout enrichi de bronze doré d'or moulu ; des bustes en marbre par *Vassé* et *le Lorrain*, et un petit modèle en marbre de l'Apollon des bains de Versailles, par *Girardon* ; un lustre de crystal de roche.

Dans la chambre à coucher qui est de l'autre côté de l'escalier, se remarque un grand et magnifique tableau de *Murillos*, représentant les noces de Cana [1]; le petit Samuel, peint par *Reynolds*, anglois; un beau pastel, par M. *de la Tour*; une femme jouant du luth, par *Trevisani*; une tête de *Rosalba*; Philippe II, à cheval, beau dessin à l'encre de Chine, par *Rubens*; une Vierge, peinte en émail, par Mengh; un petit tableau, de Vander-Heyden ; deux grands vases de porcelaine d'ancien Japon de première qualité, et autres porcelaines, pendule de Boule, et meubles magnifiques du même.

Le petit cabinet qui est ensuite contient des armoires, guéridons, bureau et autres meubles de Boule; un très beau et riche coffre de pierres de Florence rapportées, en relief, et riéchement montées; vases de porcelaines de toutes espèces, et des plus rares ; pendules, etc., une case de verre renfermant plusieurs boîtes montées et garnies d'or, ornées de miniatures, par *Massé*, la *Rosalba Hall*, et autres; des émaux, par *Petitot* et *Rouquet*; un buste antique d'albâtre, représentant un électeur de Brandebourg; un tableau de *Carl Vanloo*, représentant un Bacha, faisant peindre sa maîtresse [2] ; deux beaux *Téniers*, dont un dans le genre noble, et l'autre dans son genre ordinaire; deux têtes de M. *Greuze*, un *Claude Lorrain*, deux petits tableaux de *le Moine*; un petit tableau de Hems, de

1. Vente de Jullienne, 6,000 livres à l'abbé Guillaume ; vente de Conti, 9,060 livres à Lebrun.

2. Payé 5,002 livres à la vente de Jullienne.

M. van *Spandonck*, un *Vouwermans*, et *Corneille Polembourg*, un *Karel Dujardin*, un *Winants*, un très beau tableau de *Vander Meulen*, un *Watteau*, un *Lancret*, une tête de M. *Greuze*, un *Vandevelde*, un magnifique *Breughel de Velours*, le baptême de Notre-Seigneur par l'*Albane*, une Léda, par *François Boucher*, et de son meilleur tems; un tableau de *Breughel de Velours*, et un repas dans un jardin, par *Palamède*.

Dans d'autres pièces sont des dessins de différens maîtres, montés sous verre, ainsi que de belles estampes, premières épreuves. »

La collection Haranc de Presle fut vendue en 1795, aux plus mauvais jours de la Révolution; mais j'ai lieu de croire que notre amateur avait pris ses précautions, car les plus belles pièces, les *Murillo*, les *Rubens*, la Madeleine du *Guide*, le *Reynolds*, le *Claude Lorrain*, et d'autres œuvres importantes, ne figurent pas au catalogue de la vente.

Ce catalogue assez rare m'a été communiqué par M. le baron Davillier; il porte que la vente « *du citoyen Aranc de Presle se fera le 11 floréal, 30 avril 1795 (vieux style), au 3e, rue J.-J. Rousseau, en la grande salle de la maison Bullion, 4 heures de relevée, et jours suivants*, par J.-A. Lebrun jeune, marchand de tableaux et de curiosités, rue de Cléry, no 95 ».

Note I, page 82

La description du cabinet suivant, extraite du *Guide de Thiery*, peut donner une idée de ce que l'on appelait un *cabinet d'Histoire naturelle* à la fin du XVIIIe siècle.

« *M. le Jeuneux*, logé au rez-de-chaussée de l'hôtel de Chavigny, rue d'*Enfer*, possède un cabinet d'Histoire naturelle, où sont rassemblés les trois règnes de la Nature, divers instruments de Physique, armes anciennes et étrangères, etc.

La première pièce contient une grande machine électrique avec ses accessions; un Trophée d'armes anciennes et étrangères, parmi lesquelles il s'en trouve de remarquables; au plancher sont attachés différents grands poissons desséchés, Tortues, etc.

Le fonds de la seconde pièce est occupé par un grand corps d'armoire vitrée, et divisé en trois parties. Dans le milieu sont réunis les trois règnes, avec des cristallisations dans le bas. Différents instruments de Physique et de Méchanique sont renfermés dans les côtés, près desquels sont des figures grandes comme nature, habillées dans le costume Indien. Devant la croisée sont placés, sur une table et sous des verrines, différents Ouvrages précieux en filigrane, des pierres gravées, quelques pierres fines, différents bijoux, etc. Des verrines posées sur d'autres tables contiennent aussi des coquillages de toute nature, différents objets d'Anatomie comparée et autres. On voit aussi dans ce Cabinet un Buste en cire de feue Madame la Duchesse d'Orléans, dont la tête s'ouvre pour en faire voir les parties internes bien exécutées. Dans la cheminée sont groupés des morceaux de bois pétrifiés d'un fort volume; sur son manteau sont aussi quelques machines et instruments de Physique. Indépendamment des objets ci-dessus détaillés, il y a encore dans cette pièce plus de 80 tiroirs remplis de tout ce qui concerne l'Histoire naturelle. Plus, un cabinet au troisième étage rempli de pétrifications de toute espèce, et d'une collection de bois dans des bocaux. »

Note J, page 83

Extrait de la préface du catalogue *Quentin de Lorangère*, par Gersaint (1744).

« ...... Un curieux a l'avantage et le merite de n'être point livré à ces passions fortes et si familières à la nation humaine : l'objet de sa curiosité remplit les vides de son

loisir : amusé par ce qu'il possède, il ne lui reste que les momens suffisans pour pouvoir travailler au progrès de sa curiosité, et son cabinet devient le centre de tous ses plaisirs, et le siége de toutes ses passions. »

« Quels avantages un curieux ne tire-t-il pas des suites ordinaires de sa curiosité? Il ne connoit point ce que c'est que l'ennui : s'il se lasse d'être chez lui, son titre de curieux lui donne entrée dans les cabinets les plus fameux, et il peut s'y recréer; en qualité de curieux, il devient égal à ceux-mêmes, qui, livrés à cette noble passion, se trouvent au-dessus de son état par leur rang ou par leur condition. »

« L'amour de la curiosité suppose toujours dans un curieux du goût et du sentiment; cet amour perce ordinairement dès la plus tendre jeunesse ; on commence assez souvent par la possession de quelques bagatelles, dans lesquelles, faute d'expérience, on trouve des beautés qui s'évanouissent bientôt par la comparaison qu'on est plus en état de faire dans la suite; les yeux s'ouvrent enfin; le bon goût se forme; nous trouvons alors des défauts dans la plûpart des morceaux qui faisoient auparavant notre admiration; et nous devenons insensiblement plus délicats dans notre choix; c'est ainsi que par gradation, on acquiert la qualité de connoisseur. »

Extrait du catalogue *de la Roque* (1745), par le même :

« ...... En ne s'attachant qu'au beau et au parfait, on a la satisfaction de ne posséder que des choses capables de plaire toujours, et pour lesquelles le dégoût est beaucoup moins à craindre..... Je dirai plus, on court toujours beaucoup moins le risque d'être dupe, quand on ne donne, en quelque genre de curiosité que ce soit, que dans *le beau* et dans *le parfait* (quoiqu'à un gros prix), que quand on se contente de choses médiocres, parcequ'elles paraissent à un prix bien inférieur. Pourvu cependant que l'on s'adresse à quelqu'un dont la connoissance soit sure, et dont la probité soit reconnue. Il est même rare qu'un curieux qui pendant sa vie a passé pour connoisseur, et qui s'étoit acquis la réputation de ne rien choisir que d'exquis

et d'excellent dans ce qui faisoit l'objet de sa curiosité, il est très rare (dis-je) qu'on ne retrouve le prix qu'il a employé à ces effets. Souvent même certains morceaux sont plus avantageusement vendus, parcequ'il se trouve toujours quelque curieux qui se laisse entraîner au plaisir de posséder un beau morceau, quand le hazard le lui offre ; au lieu que dans le médiocre, il y a presque toujours le tout à perdre. Peut-être que ce que j'avance ici paroîtra paradoxe à quelques-uns, surtout de la part d'un marchand qui est ordinairement suspect, et auquel on est facilement disposé à prêter quelques vues d'intérêt. Quoiqu'il en soit, le fait n'en sera pas moins vrai, et je suis tous les jours dans le cas d'en voir la preuve par moi-même. »



TABLE DES MATIÈRES







TABLE DES NOMS PRINCIPAUX


FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER

POUR LA PREMIÈRE FOIS A ÉVREUX

Le 1er Juin 1873



Par Aug. Hérissey

POUR AUG. AUBRY, LIBRAIRE

A PARIS




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00095 1869

